

1926
○○○○○

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion, 9, rue du Regard (VI^e)
11 janvier 1926

Madame,

Votre article m'a fait un vif plaisir. Je ne m'étonne pas que ce soit une femme qui l'ait écrit. Je ne m'étonne pas non plus que des revues vous l'aient refusé : vous savez qu'on ne m'y aime guère. Je souhaite de ne pas décevoir vos belles espérances avec le prochain roman que je donnerai en avril (sur les taureaux), *Les Bestiaires*, et que j'ai dans les entrailles depuis une quinzaine d'années ; je vous l'enverrai. C'est vers ce moment que je ferai paraître votre article dans quelque revue, si vous me le permettez. Et vous pouvez être certaine que je choisirai l'une des meilleures. Votre enthousiasme les changera des blâmes perpétuels qu'ils me font dans leurs colonnes. Encore merci. Je vous dis mal combien je suis touché.

Je vous préviendrai quand une revue l'aura accepté.

Croyez, madame, je vous prie, à l'expression de mes respectueux hommages et à ma reconnaissance bien sensible.

M.

○○○○○

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Thoissey 26 avril 1926

Monsieur,

Je vous renvoie mon article allongé de quelques lignes sur *Les Bestiaires*. Je pense que ce ne sera pas trop long ? Cela doit faire du reste à peu près le même nombre de lignes de dactylographie que pour les autres ouvrages.

J'ai modifié un peu le début et je tiens à conserver à cet article sa date, pour moi-même, parce qu'il y a des choses dont j'aurais certainement mieux parlé aujourd'hui. Du *Songe*, par exemple. Il me semble en avoir parlé... misérablement !

J'aimerais tout ce que vous écririez, mais il y a là 2 ou 3 chapitres qui resteront pour moi, je crois, au-dessus de tout, parce que ces choses sont plus que de la littérature et que vous y avez mis le plus poignant de vous-même. Bref, tout cela manque un peu d'équilibre et d'unité ; tant pis.

Les Bestiaires, c'est très beau, merci profondément, et pour la dédicace, précieuse. Naturellement, je n'ai pu lire encore que vite, et je relirai plus d'une fois. J'espère que ce que j'ai dit dans l'article vous traduira un peu mon enchantement. Je vous autorise pleinement aux modifications qui seraient nécessaires ; toutefois... qu'on ne mutile pas trop ! Si c'était trop long, vous pourriez très bien supprimer, avant tout, les lignes rajoutées depuis : *Ici se clôt (après le Chant funèbre) jusqu'à : cette odeur-là*. Et reprendre seulement : *Il ne nous reste plus, avions-nous conclu...* etc.

Vous avez bien fait de rayer *sublime* devant le *Maître de son cœur*, c'était fort disproportionné.

Permettez-moi de protester *pour toute absolue* (dans *La Relève*). « *Toute divine* », toute, devant : divine, s'impose, mais je vois tout absolue : tout n'est-il pas ici adverbe invariable ? mis pour tout à fait absolue ; tout aimable, tout à fait aimable. J'en ai usé plus loin : tout autres sont les conceptions et la vision, etc... et non pas toutes autres. Une petite querelle de grammaire ! Est-ce que c'est moi qui me trompe ? On demandera à Thérive !

Je m'excuse de vous envoyer ceci dans un tel désordre et de vous laisser l'arrangement de ces petits détails matériels. Je n'ai personne sous la main pour me taper ces lignes, seulement à Paris une dactylo assez maladroite, qui ne travaille qu'à ses loisirs, et si rarement pour moi, et qui se perdra dans mes explications, ou prendra trop de temps... Peut-être du reste, les revues accepteront-elles ce texte hybride. J'aurais assez aimé que ce fût dans les *Nouvelles Littéraires*... mais peu importe... (Vous n'auriez qu'à couper ce début dactylographié.) Je veux surtout que vous ayez cela le plus tôt possible, c'est pourquoi je vous l'envoie tel quel.

Ne me remerciez pas : le plaisir est pour moi. La belle phrase de Romain Rolland : « Le monde est plus riche pour moi maintenant que je vous connais », d'autres la ratifient.

Bénis soient les êtres qui nous embellissent la vie.

Monsieur de Montherlant, vous ne sourirez pas, vous êtes catholique. Je le suis aussi : je prierai quelque fois pour votre gloire et pour l'accomplissement parfait de votre destinée. Comptez-moi, je vous prie, toujours au nombre de vos fidèles admirateurs et partisans.

Jane (sic) Sandelion

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey (Ain) 18 mai 26

Monsieur,

Excusez-moi, je vous prie, mais... je suis fille d'Eve, et je voudrais tant savoir ce qu'il advient de mon pauvre article. Les revues amies ne lui ont-elles pas été accueillantes ? J'en aurais vraiment une grosse déception maintenant. Mais s'il s'agit de cela, et si l'article ne doit pas paraître, j'aimerais mieux le savoir tout de suite.

Voudriez-vous me fixer par un petit mot, je vous en prie ? Je vous en saurais bien gré.

Avec l'assurance renouvelée de ma grande estime et admiration.

J.Sandelion

Je ne veux pas penser que quelque chose vous ait déplu, dans ce que j'ai dit des *Bestiaires* ?

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, 25-5-26

Mais, Monsieur, je ne vous ai fait aucun reproche et je n'ai même pas voulu exprimer la moindre impatience, croyez-le bien. Le désir de savoir, seulement, je vous le disais. Je serais vraiment désolée que vous ayez vu dans ce petit mot autre chose, et je le suis bien davantage de vous savoir de nouveau souffrant. Je souhaite vivement votre prompte et pleine guérison – et non pas uniquement, je vous l'assure ! (s'il en est besoin !!) à cause de l'article qui... j'allais dire : qui n'importe pas beaucoup. Mais soyons franche, à moi il importe assez.

Croyez, Monsieur, à ma profonde sympathie littéraire.

Jane Sandelion

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

19 septembre 1926

Madame, votre très bel essai, dont je vous remercie encore, paraîtra dans le prochain numéro des Cahiers libres, édités à Paris et Toulouse, qui publient tous les jeunes, et qui font paraître une petite édition de luxe de moi.

Je pars faire le grand tour de la Méditerranée occidentale (Espagne, Afrique, Italie) jusqu'à mai ou juin 1927. Enfin, être dans ma patrie !

Croyez, madame, à mes sentiments dévoués et à mes hommages respectueux.

M.

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

22 septembre 1926

Monsieur, laissez-moi vous le dire plaisamment, je crois à la télépathie ! Je vous accusais de m'avoir « laissée tomber », moi et mon article, et n'osais plus y penser.

Ces jours, votre article des *Nouvelles*, votre nom jeté dans l'interview de Mme de Noailles, m'avaient un peu donné l'idée de vous le reprocher gentiment, de vous demander surtout, pour... me dédommager, quand j'irais à Paris, des dédicaces sur les quelques livres dignes de cet honneur que je possède. Las ! Vous ne serez pas à Paris vous-même à ce moment-là. Ce sera pour plus tard, car je suis certaine que votre bonne grâce ne me refusera pas cela.

Et puis, je reçois votre petit mot, dont je suis très contente et vous remercie. Je connais de nom les *Cahiers libres*, jeune revue très moderne, et suis heureuse de pouvoir vous louer ici.

Heureux et fécond voyage ! Je ne connais à la petite plébéienne que je suis aucune hérédité internationale, et pourtant je pourrais dire comme vous : Là est ma patrie ! en songeant à ce Sud où la vie est si chaude, si rayonnante qu'on y trouve son paradis sur la terre, comme le dit quelque part dans ses vers la comtesse de Noailles.

Fût-on chrétien, on ne peut pas, on ne peut pas être mystique : comme le nord nostalgique dans ses brumes, quand on est fait pour le bonheur tangible de ces doux climats. C'est toujours vers eux que mes nostalgies à moi se tournent parce que je sais qu'en dépit de tout, j'y serais heureuse. S'il vous plaît, saluez-les ces lieux adorables au nom de ces exilés dont je suis.

Nous serons beaucoup, j'imagine, à lire avec une joyeuse passion, ici et là, vos lettres de voyageur. Je m'en enchante d'avance.

J'ai souvent pensé à ce que vous suggèrera peut-être de très beau, votre confrontation avec la triple Rome romaine, papale et renaissante. Comme le d'Annunzio de *Il piacere*, vous n'excluez pas, de vos préférences, les deux premières au profit de la troisième. Fervent de la Rome antique, catholique et homme de la Renaissance – fût-ce à votre insu et sans le faire exprès ! – vous êtes fait pour en jouir pleinement...

Adieu, Monsieur, et si vous me permettez ce souhait un peu solennel, que Dieu vous garde.

J Sandelion

ooo



1927
o o o o o o

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

41 rue de Bourgogne
20 juin 1927

Madame,

Non seulement votre lettre me touche, mais elle m'intéresse. Je pense que le seul principe vrai est celui de l'alternance, et je mets mon espérance dans la certitude qu'il est impossible que l'état où je me trouve demeure éternellement : puisqu'il est, c'est qu'il ne sera plus. Je pense que pour le moment la seule façon de me distraire de moi-même est dans un abrutissement de travail. Mais je ne crois plus à mon travail.

Tout ce que vous m'écrivez est à la fois très sensible et très juste. Il ne faut pas que ces pages soient perdues.

Si vous le voulez bien, quand j'aurai des épreuves de mes *Fontaines du désir*, je vous les enverrai, ainsi que votre lettre. Vous auriez peu à toucher à celle-ci pour en faire un bel article qui donnerait à ses lecteurs les mêmes sentiments d'intérêt qu'elle m'a donnés à moi-même. Je m'arrangerais pour le faire passer quelque part.

Merci. Et croyez, Madame, à mes respectueux hommages et à mes sentiments bien dévoués.

M.

o o o o o o

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey 22 juin 27

Oui, bien volontiers et avec joie. Mais tout ce que je vous ai écrit n'est que points de vue rapides. Le sujet serait inépuisable, je m'en aperçois encore en relisant ces pages si riches sur un fond si désolé. Et puis tout cela, vous le savez aussi bien que moi, quand se présente à vous l'image de la mort – ou du cloître – c'est bien toujours pour évoquer le même résultat : sortir de soi. Je me borne à dire qu'un être aussi magnifiquement doué peut trouver d'autres issues à son spleen, d'autres moyens de renoncement à soi plus profitables à l'humanité, à ces êtres que vous méprisez et chérissez en même temps. S'ils sont pauvres et misérables, précisément, enrichissez-les. Vivre, agir, pourquoi, si ce n'est pour les êtres ?

Aimer quoi si ce n'est les êtres ? Car « nous ne jouissons que des êtres, et le reste n'est rien » (Vauvenargues). Ce serait à désespérer de tout si vous n'arrivez pas à trouver un emploi digne de votre personnalité, quand ceux qui ne font aucun honneur à la race humaine encomrent partout les premiers rangs.

Je souhaite enfin qu'en dehors de l'action, vous comble cette tendresse silencieuse et forte, aux ailes d'aigle que vous appelez à la fin du *Songe*, et par quoi tout est vivifié, et demeure.

Fidèlement vôtre, en admiration et sympathie.

J. Sandelion

Vous me direz le jour venu, s'il faudra présenter cela comme un simple article sur le livre, ou sous forme de lettre ouverte, ce qui faciliterait évidemment la tâche, en donnant à tout cela un peu plus de tenue et de rigueur et en supprimant les passages personnels.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

5 juillet 1927

Monsieur,

Dans mon indiscretion sans bornes, je me plais à penser que votre bonne grâce l'est aussi, et je viens vous importuner encore. Ma bourse un peu plus opulente ces jours-ci m'a permis d'acquérir un exemplaire du *Chant funèbre*, plus que celui que j'ai digne de cette prose admirable. Je désirerais si fort que vous l'enrichissiez encore d'une dédicace.

Si vous le vouliez bien, je vous l'enverrais, et me permettrais d'y joindre *la Petite 19* sur arches et les simples *Cahiers verts* des « Olympiques ». Pour *La Relève* et *Le Songe*, je ne les ai qu'en édition ordinaire, donc indignes de cet honneur !

Vous n'auriez que la peine de les faire déposer chez votre concierge où je les ferais prendre, dans le délai que vous voudrez bien me fixer. Voudriez-vous être assez aimable pour m'autoriser à tout ceci, par une simple carte ?

Merci mille fois – avec quelque confusion !

J Sandelion
Thoissey
Ain

Je donnerais bien quelque chose aussi pour savoir si vos articles de *l'Intransigeant* seront publiés en volume ? Et sinon, à quels jours ils paraissent et paraissent encore dans ce journal ? J'ai manqué par ma maladresse tous ceux d'Afrique qui m'auraient particulièrement intéressée, et en suis navrée !

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Thoissey, 16 septembre 27

Monsieur,

Ce n'est pas encore un travail définitif que je vous envoie, mais l'essentiel est fait. Pardonnez-moi de vous « ennuyer » à mon tour ! Et lisez cela, je vous en prie. Vous verrez que « le peu d'additions » que vous me demandiez s'est transformé sous ma féconde plume féminine, en beaucoup d'additions. C'est plus fort que moi, il faut que je muse, flâne et rêve autour de mon sujet et par conséquent, tout ce qui l'enrichit, le pare, même tiré d'un peu loin... Je ne suis capable que de cette critique-là et n'aime qu'elle.

Bref, il y a dans ce que je vous envoie quelques digressions qui me semblent parfaitement inutiles, mais qui m'ont amusée, moi, et qui vous intéresseront peut-être, vous. D'autres qui ont moins d'intérêt... Vous serez juge. J'ai cerné au crayon bleu les passages qui peuvent être supprimés sans inconvénient, soit qu'ils soient en dehors de sujet – Disraëli – soit qu'ils répètent et amplifient peut-être inutilement un thème développé déjà assez longuement.

En ce qui concerne Barrès, ces considérations ont peut-être leur place ici, à l'appui de mes dires, et puisque une importante partie de ce livre lui est consacrée (j'avais lu *Du Sang...* dans la *Revue Européenne*) mais je sais bien qu'elles n'ont rien de bien nouveau, alors...

Je me suis bien étendue aussi sur la théorie qui m'est chère : créer l'objet. Je suis femme, j'ai une imagination... tumultueuse, si je puis dire, et je ne sais pas très bien encore coordonner, bloquer, choisir entre plusieurs formules. Et d'autre part, on a toujours quelque peine à supprimer soi-même une de ses périodes ! Je vous prie donc de sabrer impitoyablement vous-même, selon mes suggestions ou non – enfin où vous le jugerez nécessaire.

Puis vous voudrez bien me retourner cela, j'enchaînerai et vous renverrai un article net, dactylographié si je peux.

Bien entendu, si vous jugez que tout a sa raison d'être, je ne me plaindrai pas. Mais je ne crois pas.

Avec l'assurance de ma profonde sympathie et de mon dévouement à votre œuvre.

J. Sandelion

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

1927 (date ?)

Chère madame,

Merci pour votre article revu ? Je lui ai donné pour titre *La grande trahison de M. de M ...* (en souvenir de *La Grande trahison de M. de Mirabeau*). Si cela vous déplaît, dites-le-moi.

J'ai lu vos poèmes. Ils sont beaux. Ce ne sont pas des poèmes de littérateur, mais de femme. Je vous le dis sans flatterie.

*Des trésors qu'on possède, on est pauvre toujours,
Le désir de l'amour est plus doux que l'amour.*

Tout cela est singulièrement le thème de *Sans remède* et je regrette, avec vous, qu'il soit trop tard pour que vous me dédiiez ce poème, auquel je trouve l'accent de Vigny.

Et dans un autre : *Je ne vous aime plus si j'aime solitaire.*

Vous sentez combien tout cela est proche de moi. Le poème *Veille* est aussi plein de beautés, et il est curieux que le rythme intérieur en soit le même que celui que j'ai donné à un poème sur le même sujet : *Ce qu'il murmure dans un demi-sommeil*, publié dans les *Nouvelles littéraires* il y a quelques années.

La parole de votre petite relieuse m'a beaucoup touché. Je lui enverrai un *Chant funèbre* la prochaine fois que je passerai chez mon éditeur, à votre adresse.

Encore merci, chère madame (ou mademoiselle). Sentez-moi votre dévoué.

M.

Tous ces poèmes ont-ils été publiés?

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

1927 (sans date)

Chère madame,

Merci pour votre nouvelle étude. Mais je l'aime tant que je voudrais qu'elle parût. Pouvez-vous m'assurer qu'elle paraîtra ou ne paraîtra pas ? En ce dernier cas je lui ferais chercher une revue ; peut-être même pourrait-on l'insérer au milieu des études précédentes. (C'est à voir.)

Encore merci, et croyez-moi votre bien dévoué.

M.

Cette tache d'encre est l'œuvre de mon chat qui se promène sur ma table.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

1^{er} décembre 1927

Chère mademoiselle,

Vous êtes un très beau poète inspiré – pourquoi diable ne me l'aviez-vous pas fait savoir plus tôt ? Je suis enchanté de vous connaître mieux.

J'ai proposé votre article à la *Revue de l'Amérique latine*, mais n'ai pas encore de réponse.

En hâte, chère mademoiselle, je me dis votre bien reconnaissant et dévoué.

M.

ooooo

1928

oooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, 15 janvier 28

Cher Monsieur,

Je suis à la fois contente et fort ennuyée. Evidemment, ces longs délais dans les transmissions postales ont compliqué les choses. N'ayant pas votre réponse, j'ai cru pouvoir disposer de l'article – surtout que le temps pressait, l'actualité du sujet demandant une publication rapide.

Le rédacteur en chef des *Amitiés* me semblant bien disposé à mon égard, et l'insertion étant subordonnée à la promptitude de l'envoi, je me suis offert, le dernier coup sonnante, de recopier de bout en bout le fameux article. Et j'en ai eu les épreuves ce matin. Donc il paraîtra dans le n° du 15 janvier.

Ce qui serait désolant, c'est que dans l'intervalle de nos lettres, M. Goemaere (1) se soit décidé à vous écrire et ait accepté l'article. Qu'est-ce qui arriverait ? Il faut le ... décommander au plus tôt ! Ce qui m'ennuierait le plus en l'occurrence, c'est que, peut-être vous auriez préféré que cette publication ait lieu dans *la Revue belge*, peut-être plus lue, plus diffusée ? Mais les *Amitiés* sont une bonne revue estimée. Et une revue « bien ». J. Tenant (?) me dit plaisamment (d'abord que mon article est beau et honorera ladite revue), ensuite qu'il est heureux que la grande pénitencerie n'ait pas les yeux souvent fixés sur elle, mon immanentisme lui attirerait des foudres !! Suis-je vraiment si hétérodoxe dans mes théories ?

En tous cas, ne m'en veuillez pas, n'est-ce pas ? J'ai cru bien faire, et je le répète, cela pressait. L'actualité a si vite cessé d'être actuelle malgré le retentissement de votre livre !

Croyez à mes meilleurs sentiments.

J Sandelion

Je vous envie d'être à Fès !

Si, non, découragé, vous redonnez une conférence à Alger, j'aurais peut-être le vif plaisir de vous entendre...

ooo

Note (1) : sur **Pierre Goemaere** (1894-1975):

Pierre Goemaere naît le 25 avril 1894 à Saint-Josse-ten-Noode et meurt à Bruxelles, le 16 novembre 1975. Il enchaîne des humanités au collège Saint-Michel et des études de philosophie aux Facultés Universitaires Saint-Louis. En 1921, il se marie avec Suzanne Pelgrims de Bigard. Le couple aura quatre enfants. Son père, Joseph Goemaere, possède une imprimerie éditant entre autres la *Revue Générale*, mais juge son fils Pierre "trop fantasque" pour entrer dans l'affaire familiale. Il devient secrétaire à la *Revue Générale*. Le jeune homme ne s'y plait pas, la considérant comme une "vieille douairière dont la robe sent la naphthaline". Après la rupture du père Goemaere avec la *Revue Générale*, celui-ci crée en 1924 la *Revue Belge*. Il s'agit d'une revue catholique d'intérêt général qui s'adresse aux élites francophones du pays. Bien vite, le fils un peu dilettante assumera la fonction de directeur littéraire. Au fil des ans, il s'affirmera comme locomotive de la revue, comme la cheville ouvrière œuvrant en coulisse.

Entretiens, Pierre Goemaere développe une carrière d'écrivain. Son premier roman inédit, *La Veuve* (1913), est publié dans une vingtaine de journaux belges et presque autant de journaux français. Le coup d'envoi de sa notoriété ainsi donné, il écrit encore une quinzaine d'œuvres, dont une dizaine pendant l'entre-deux-guerres : *Histoire de "La Libre Belgique" clandestine* (1919), *À travers l'Amérique avec le roi des Belges* (1920), *Soleils de minuit* (1932), *Quand Israël rentre chez soi* (1937)... Pierre Goemaere fut également un confédéré très goûté qui donna, tant en Belgique qu'en France, des conférences sur le spiritisme, sur le roi Albert...

En 1927 il lance son best-seller *Le Pèlerin du soleil*. Il s'agit d'un roman épique des temps préhistoriques s'inspirant de *La Guerre du Feu* de J.H. Rosny Aîné.

Sous forme de questions rhétoriques, le "capitaine" de la *Revue Belge* présente l'accueil des écrivains français à l'intérieur de sa revue comme une sorte de service en retour contre l'emprunt, d'un idiome des plus prestigieux. Les substantifs désignant les écrivains français insistent sur le prestige que la langue française confère aux littérateurs qui s'en servent. Bref, il s'agit d'autant de signes de déférence, soit de complicité de la part du dominé dans la continuation de sa domination. La clef de la problématique se résume à un manque de qualité qui s'applique particulièrement au roman:

Tous les ingrédients sont présents pour éveiller l'attention et les susceptibilités des agents littéraires en Belgique : le directeur littéraire d'une revue francophone belge bien en vue, prend ouvertement - et négativement - position dans un périodique français concernant le débat identitaire qui constitue sans entracte une question clé du champ littéraire francophone. C'est en effet le pavé dans la mare. Quinze jours plus tard, les *Nouvelles Littéraires* publient une réaction virulente signée par Maurice Gauchez et Willy Koninckx au nom du groupe de la *Renaissance d'Occident*. L'article accumule les attaques contre la personne de Pierre Goemaere

La polémique se termine par un dernier article dans les *Nouvelles Littéraires*. Il comprend une lettre de Maurice Maeterlinck, "la personnalité (...) universellement reconnue comme la plus haute autorité des lettres belges" (Maeterlinck 1926:6), adressée à Pierre Goemaere. Maeterlinck se range derrière les opinions de celui-ci :

Je crois que vous avez mis le doigt sur la plaie : le Belge ne sait pas faire de bons romans. (...) Il ne sait pas composer, et ensuite, neuf fois sur dix, il écrit assez mal. Le Flamand peint des tableaux et le Wallon regarde la nature au microscope. (...) Comme vous, je ne crois pas à la malveillance instinctive ou systématique des éditeurs français.

En 1927, Pierre Goemaere lance son *Pèlerin du Soleil*. Celui qui avait proclamé l'impuissance des écrivains belges francophones dans le genre romanesque relève le défi et publie son propre roman. Déjà son seul lancement marque un point en faveur des opinions littéraires défendues depuis 1925. Goemaere se plaint à illustrer personnellement que les œuvres de qualité sont bel et bien acceptées par les éditeurs français : *Le Pèlerin* sort chez Albin Michel aux risques de l'éditeur. J.-H. Rosny Aîné, président de l'Académie Goncourt et ami personnel de Goemaere fréquentant son salon littéraire, écrit la préface.

Une fois publié, des démarches encore plus ciblées vont entourer la promotion du roman. Aussi bien en France qu'en Belgique, les critiques positives se bousculent, grâce à un réseau de relations professionnelles et amicales que Goemaere manipule admirablement au profit de son œuvre.

Deux arguments doivent contribuer à susciter la bienveillance française: d'un côté son autodépréciation liée à sa nationalité belge, de l'autre, le caractère francophile de la *Revue Belge*, un profil qu'elle doit à son action personnelle et qui justifie un service en retour sous forme d'attention bienveillante pour son *Pèlerin*.

Les démarches combinées semblent payantes : fin 1927, le succès est un fait établi. Les sympathies bienveillantes se poursuivent et prennent même un aspect institutionnel. Le Français Jean-Bernard, que Goemaere appelle son "Cher protecteur et ami" (Goemaere 1926a), lance dans *Le Soir* un plaidoyer pour l'attribution du Prix Goncourt à des non-Français. Deux romans d'auteurs de nationalité non française sont effectivement proposés pour le Goncourt 1928 : Pierre Goemaere avec son *Pèlerin du Soleil* et Julien Green avec *Adrienne Mesurat*.

Toutes ces marques de sympathie, en partie dues à la position institutionnelle, au réseau de relations personnelles et au caractère pugnace de Goemaere, semblent vaines. C'est le Français Maurice Bedel qui le remporte en 1928 avec le roman *Jérôme, 60° latitude Nord*. Quelque dix ans plus tard seulement, en 1937, le premier Belge à se voir attribuer le Goncourt est Charles Plisnier pour *Faux Passeports*. Goemaere se montre beau joueur: "Le Goncourt est donc attribué, - et bien attribué". Il essaiera bien de maximaliser la publicité gratuite que lui offre la polémique. Au lendemain de la décision du jury, il contacte bon nombre de confrères français, leur réitère le seul handicap de sa nationalité et sollicite des notes à propos de son *Pèlerin*.

Conclusion : **Pierre Goemaere, écrivain et directeur littéraire d'une revue qui s'annonce 'belge', renferme dans sa personne toutes les ambiguïtés et oppositions du fonctionnement littéraire francophone pendant l'entre-deux-guerres.** Etudier la littérature à l'intérieur de ce cadre socio-culturel et institutionnel s'avère inextricablement lié à l'analyse de diverses tentatives, contradictoires ou complémentaires, d'imposer la définition légitime des productions littéraires 'belges'. Cette définition se joue autour des étiquettes 'belge', 'francophone', 'flamand', 'français', de leur définition respective et relations mutuelles. Le profil et la trajectoire personnels de Pierre Goemaere ne présentent qu'une des multiples prises de positions possibles, allant de pair avec des visions concurrentes.

(Extrait de l'article « Bruxelles - Paris anno 1925: chronique d'un voyage aller-retour » fut rédigé par Reine Meylaerts, à la Katholieke Universiteit Louvain-Leuven).



J.-H. Rosny aîné et Pierre Goemaere



Pierre Goemaere
○○○

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Alger, poste restante.
19 janvier 1928

Chère madame,

La *Revue belge* me renvoie votre étude. Je suis navré et confus. Et d'autant plus qu'ici j'ai moins de moyens encore qu'à Paris. Je vous en renvoie une copie, si vous en avez la disposition. J'en avais emporté une autre dans mes affaires. Maintenant que je suis fixé sur la *Revue belge*, je vais me tourner d'un autre côté.

On me fait espérer votre venue ici, où je pense rester un mois. Je serai bien heureux de faire votre connaissance, encore que bien ennuyé de ne pouvoir voir paraître ces pages qui me sont si chères.

Croyez, chère madame, à mes sentiments bien dévoués.

M.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey, 23-1-28

Cher Monsieur,

Tout est bien qui finit bien. Vous me comprenez si vous avez reçu ma lettre adressée à Fez ? Je pense qu'on vous l'aura fait suivre à Alger. Je m'aperçois que vous y êtes au moment de vous répondre ! Il s'en est fallu de peu que je ne vous écrive à Fez.

J'attends d'un jour à l'autre l'envoi de la revue *Les Amitiés* contenant l'article enfin publié. J'en ai corrigé les épreuves. Je m'aperçois que vous aviez fait quelques menues corrections, et que j'ai omis dans une copie si hâtive – et d'après un brouillon mal revu – 2 ou 3 membres de phrases ou phrases... Je le regrette vivement. (J'ai dû vous le dire, du reste, dans ladite lettre.)

Comme je lis à peine les journaux et n'ai vu *Les Nouvelles Littéraires* qu'avec du retard, je n'ai appris qu'hier votre décoration, si bellement méritée. J'en ai eu la plus vive joie et vous adresse mes chaudes félicitations. Cela n'ajoute pas grand - chose à votre gloire. Sans doute. Mais on ne peut être indifférent tout de même à la consécration officielle de votre beau talent.

Certes, moi aussi, j'aurais eu un bien vif plaisir à vous voir à Alger, je vous le disais dans ma lettre. Malheureusement, je ne partirai que les tout premiers jours de mars, et vous ne serez plus alors dans la Ville blanche.

Je veux encore espérer que si vos pérégrinations en Afrique du Nord se prolongent jusqu'en mars, ce plaisir de causer quelques instants poésie avec mon poète favori me sera donné. Mais...

En tout cas, je souhaite que vous ne fassiez pas mentir ma relieuse qui, incidemment, me dit : J'ai idée que M. doit être en train de jouir de la vie à pleines dents. Et il l'a bien mérité. Quelle belle créature ! Sans commentaires !

Je souhaite aussi que vous nous reveniez moins démoralisé que l'an dernier. Un an ! Quand je pense que la genèse de cet article remonte à près d'un an. La vie est bien brève. Pourquoi « s'en fait-on » tant ?

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

Jane Sandelion

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Thoissey 16-4-28

(Carte adressée à M. H de Montherlant, 41 rue de Bourgogne, Paris 7^e)

Cher M.

Je persiste à croire que vous n'aurez pas besoin du manuscrit avant l'été ; toutefois, comme je pense que, si le livre paraît en octobre, on s'en occupera dès juillet, peut-être...

(Il est vrai que la préface peut être composée au dernier moment). Enfin voilà : je dispose d'une copie. Si vous pensiez en avoir besoin avant votre retour, pour lui éviter un long trajet, je vous l'enverrais tout de suite à Paris avant votre départ.

Ne répondez à ceci que s'il y a lieu, c'est-à-dire si vous avez besoin du manuscrit.

Je continue à être très heureuse, et mes amis avec moi. Mais je crois que je ne serai vraiment tranquille que lorsque j'aurai une bonne signature au bas d'un contrat.

Cette vieille méfiance paysanne !!

J'ai une camarade à Alger qui me dit avoir affaire au directeur de la R. de C., un M. Houdin. Il y en a plusieurs, je pense.

Bien à vous toujours.

J Sandelion.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Alger, poste restante
29 mai 1928

Eh bien, non, chère mademoiselle, je ne suis pas encore copiste d'adresses chez Crès (1), mais c'est une vocation que vous me suggérez. La ressemblance autographique n'est peut-être pas tout à fait aussi effarante que vous l'avez vue. Mais elle est certainement saisissante. Le « Thoissey » surtout est étonnant. Peut-être le petit scribe est-il un de mes enfants naturels.

Pages de tendresse est un produit de mon éditeur ; c'est lui personnellement qui en assure le service et je n'ai dédicacé aucun volume. Vous n'y trouverez rien que vous ne connaissiez déjà.

J'ai passé trois semaines chez les Bédouins du Sud Tunisien et suis de retour à Alger pour quinze à vingt jours encore. Je ne vous y ai que trop rapidement aperçue. J'y ai reçu de vous la lettre la plus « incorrigiblement femme », où il m'a été impossible de comprendre si vous viendriez ou ne viendriez pas à un rendez-vous que je vous donnais, où j'allai et où j'attendis tout un dîner sans vous voir.

Mais c'est une vétille... Gardez-moi, ou plutôt gardez à mes ouvrages votre intelligente sympathie.

M.

Je ne connaissais pas la citation Moore qui m'a beaucoup intéressé.

Note(1) : **Crès** est un éditeur qui a publié « Le petit copiste ».

ooooo

Billet d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Sans date (Paris 1928)

Chère mademoiselle, je pars le 15 pour Alger puis les Canaries.
Ne vous verrai-je pas avant ?

Votre lettre à propos de Tolstoï est précieusement classée, comme un document de premier ordre, auquel je me référerai souvent. Mais c'est de vive voix que je voudrais vous en parler.

Votre
M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

8 août 1928

Chère mademoiselle,

Excusez-moi de ne pas vous en répondre si long que vous m'en écrivez, mais je le dis sans ironie, car j'attache un grand prix à vos réflexions. Vous avez vu que j'ai souvent pêché quelque chose dans vos lettres, que vous avez retrouvé dans mes ouvrages, et dans tout ce que vous me dites de la femme, je trouve mon bien, qui ressortira un jour sous quelque forme. Depuis un an j'ai découvert une grande vérité. J'avais souvent dit et écrit que je pensais qu'il était peu utile qu'on vous rendît en amour ce qu'on donnait ; je crois aujourd'hui qu'il vaut mieux qu'on ne vous rende rien, du moins quand on est un artiste et dans des cas singuliers. L'amour qu'on reçoit vous affaiblit et finit toujours par vous faire dévier. Vous voyez que ceci est, je crois, bien contraire à ce que vous exprimez. Mais on ne peut rien comprendre au monde si on juge homme et femme sur le même gabarit.

J'avais déjà songé à vos projets d'automne. J'ai auprès de moi, depuis plusieurs années, une secrétaire, dame d'âge respectable, fort intelligente et presque femme supérieure. Je ne vois donc pas que, de ce côté... .

Mais bien entendu, venez me voir (en vous annonçant), et nous causerons de cela et du reste.

A vous.
M

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Angoulême 16 août 1928

(Carte postale représentant l'Hôtel de Ville d'Angoulême)

On me fait suivre ici votre billet du 14. Je tâcherai d'obéir docilement à vos suggestions ! Soupir de ma paresse, là-dessus. Donc je dirai à J.T que vous préférez M.N (1). Moi je crois la préférer aussi, il y a là un accent si émouvant, si profond...

Je ne sais pas si vous avez envoyé déjà la préface. On ne me la fera pas suivre puisque je rentre jeudi. Je vous écrirai aussitôt. Ne m'en veuillez pas d'un peu de retard. Merci.

A vous. JS.

Le paquet de livres est bien arrivé à Th.

Note : (1) **La poétesse Marie-Noël.**

Voici ce que Jeanne Sandelion écrira à Montherlant le 18 juin 1929 (cette lettre ne figure pas dans la liasse des lettres Sandelion achetées en décembre 2015 par Henri de Meeûs) :

*(...) Il y a encore un petit livre que je voudrais trop vous envoyer. Puisque cela ne vous ennuie pas, mes "envois d'office". Cela me fait plaisir de vous faire partager quelque chose que j'aime, et j'aime infiniment **Marie Noël** auprès de qui je me sens bien petite. Celui-ci vous me le rendrez à Paris. Cela ne ressemble ni à Daudet, ni à Cocteau, mais je serais bien étonnée si votre "féminin" n'en était pas ému. Cela ne vous enrichira pas, et vous ne le lirez pas tout entier, car il y a bien des mots, trop sans doute. Mais cette fraîcheur, la simplicité poignante de certaines strophes, qui atteint sans peine, souvent, à une ample grandeur, ces trouvailles si pures, cette enfance, ce cœur, cette âme, ce chant final digne des grands mystiques. L'abbé Brémond, Henriette Charasson, font de Marie Noël notre plus grand poète chrétien. Lucien Descaves lui a consacré un bel article il y a quelque temps dans **Les Nouvelles littéraires**. C'est une simple femme (qui doit être âgée maintenant !) mais un poète élu, certainement. Je ne vous envoie pas cela pour vous enrichir, mais pour que vous l'ouvriez un soir de tristesse et de solitude, et qu'il vous soit comme ce petit oiseau. Vous savez ? Je le joindrai à mon manuscrit (...)*



Marie-Noël

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Dimanche, octobre 28

Vos désirs sont des ordres ! J'avancerai mon départ d'une dizaine de jours, j'ai une ou deux autres raisons encore pour cela.

(Mais je n'ai rien à me mettre, et ceci me plonge dans les pires complications vestimentaires !) Je serai à Paris jeudi soir 11 octobre, et à votre disposition à partir de vendredi, pas trop tôt toutefois, après déjeuner si vous voulez bien. Ou samedi.

Dites-moi le jour, le lieu – chez vous ? – et l’heure par un mot que je trouverai en arrivant : chez M. Laurent, 23 rue Voltaire, 11^e. (XI^e)

Je suis atterrée, désespérée de votre départ ! J’espérais que vous « tiendriez » jusqu’à fin décembre, que j’aurais avec vous quelquefois de substantielles conversations, que je pourrais peut-être travailler un peu pour vous, me saturer d’intelligence et de beauté avant de m’enliser, peut-être, pour tout de bon, dans la monotonie de la vie domestique.

Voyez comme je suis femme, et faible ! à toujours faire dépendre mon bonheur de quelqu’un ou de quelque chose.

A bientôt.

J Sandelion

Je n’ai eu que le temps de parcourir vos pages des *Nouvelles (littéraires)* et le poème *La Péri*. (Je n’ai pu encore me procurer la N.R.F (1) que je ne reçois plus). Que de splendeurs.

Ces vers donnent des jouissances sensuelles. Il y a là bien des mots qui sont, cependant, des temples sans dieu, ou dont le dieu, du moins, n’est pas la pensée, mais l’insaisissable et merveilleuse poésie.

Cela me rappelle vos réflexions d’Alger sur certains versets de la Bible... Lu aussi ces jours seulement l’interview de S. Téry (2) dans *Comœdia* avec infiniment d’intérêt.

Notes : (1) Montherlant publie en octobre 1928 à la N.R.F son *Chant royal de Minos* dans *Les Crétois*.

(2) Simone Téry (1897-1967) fut la maîtresse de Jean Giono dans les années 1930.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant Paris, jeudi, novembre 28

Excusez-moi de vous faire dépenser encore six francs pour un livre ! Je voulais vous envoyer seulement des imprimés découverts ici et là, susceptibles de vous intéresser, sans y rien ajouter. Cela vous aurait coûté six sous quand même.

Et puis je reçois de M. Bourdel (1) une lettre qui me redonne de l’espoir de ce côté.

On accepte bien volontiers de revoir mon manuscrit, allégé et aéré. « Nous avons reçu de M. H. de M. une lettre de recommandation très chaude : ce n’est pas l’unique raison qui nous fait vous redemander votre manuscrit. Etc. etc. Ses qualités ne nous avaient pas échappé... Nous reverrons votre manuscrit aussi rapidement qu’il nous sera possible, et avec l’espoir de nous mettre d’accord avec vous... »

J’enverrai quand même 2 autres copies ailleurs, et je voudrais le faire le plus tôt possible, mais je suis dans une période à enrager, tellement accablée de démarches à la fois frivoles et indispensables, de soucis matériels que je ne puis arriver à trouver une minute de tranquillité. Je ne voulais pas attendre d’avoir à vous écrire pour cela, pour vous remercier encore.

Vous êtes très bon, et très puissant.

Soyez béni entre tous les poètes.

J Sandelion

Note : (1) Maurice Bourdel, PDG de Plon.

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Novembre 1928

Chère mademoiselle,

Pourquoi ne diriez-vous pas à la jeune personne qui voulait voir un homme célèbre de venir prendre le café avec nous lundi à 2 heures ? (restaurant coin rue Grenelle et rue Bourgogne).

J'ai des périodes où je ne peux voir un nouveau visage sans me crisper et d'autres où cela m'amuse, surtout quand c'est le jour même de mon départ. Que ne ferait-on pas le jour où on file ! Tout est changé.

Votre
M.

oooooo

**Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion De Tanger à Fès, samedi.
(Novembre ou décembre 1928.)**

Chère mademoiselle,

Toute *l'idylle* de votre livre, dont vous me parlez négligemment, est excellente. Que d'ardeur, de finesse, de profondeur, de vérité ! Non, pas du tout « jeune fille » dans le mauvais sens du mot, mais dans ce qu'il a de charmant.

J'allégerais – et surtout que votre livre est très long – tout le début avant la rencontre. Beaucoup d'impressions font double emploi, et il n'y a pas lieu de s'étendre exagérément sur les sentiments d'enthousiasme d'une jeune fille qui va à Port-Cros. Et cela est d'autant plus dangereux que c'est au début, et peut arrêter quelques lecteurs.

Toute l'intrigue du jeune homme et de la jeune fille et des scènes qui sont réellement belles (comme celle du cimetière, entre autres), enfin toute la qualité d'âme de *Jetta* font qu'on se passerait volontiers des descriptions des personnages de l'hôtellerie et de maint détail de ce genre. Vous pouvez créer l'atmosphère sans y assister : cela rabaisse votre récit, sans profit.

Supprimez carrément toutes vos allusions, citations, à des littérateurs et *tous* les noms propres de ceux-ci. Cela donne quelque chose de livresque et est déplaisant. Je pense que je ne suis pas le seul à vous avoir fait cette observation. Dans *L'Exil*, la pièce que j'écrivis en 1914, il y avait trois fois le nom de Barrès, je les ai tous supprimés. Cela donne quelque chose d'inactuel à une œuvre. Il y a en particulier, dans une scène émouvante, un renvoi à Paul Souday impossible à conserver. Et supprimer tous les vers.

Vous avez fait subir à vos points de suspension le traitement convenable.

Je pense que d'une façon générale vous gagneriez à resserrer. Vos descriptions d'états psychologiques sont justes et fines, mais pourraient être condensées. Il ne faut ajouter que ce qui ajoute quelque chose.

La phrase religieuse à la fin ne me gêne pas. Elle est si brève.

Que la jeune fille ne parle pas trop de ses « richesses » intérieures, n'aie pas l'air de se croire trop exceptionnelle.

Il n'y a aucune naïveté ni fleur bleue. Encore une fois tout ce qui est sentiment me paraît parfait de qualité, émouvant, vécu. Il me semblait que vous m'aviez laissé entendre que vous aviez ajouté une idylle parce que « c'est nécessaire », alors que, au contraire, elle donne profondément la sensation du vécu. Elle est émouvante, et non pas pour des raisons sentimentales. Mais parce que le dilemme (*) est vrai et humain.

Non seulement je crois que votre livre doit être pris, et peut plaire, mais il me semble même qu'il aurait pu, avec des coupures, passer en feuilleton dans beaucoup de journaux. Il est de ces œuvres qui, sans s'y abaisser, conviennent naturellement à un grand public féminin.

Je ne me souviens plus bien où vous en êtes avec *Plon*. Je lui écris en tout cas (à Maurice Bourdel) qu'on lise attentivement le manuscrit en lui disant les mérites, à tête reposée (et non comme ce scribouillage-ci). Si vous voulez, ensuite, je pourrai écrire à *La vraie France*, ou à qui vous voudrez. Songez à la possibilité feuilleton

Vous seriez soutenue, pourquoi pas à *L'Action française* ? Mais je n'y ai que des ennemis. En tout cas écrivez-moi poste restante, Alger.

A vous.
M.

*Au bas de la lettre, Montherlant ajoute : Attention, c'est *dilemme* et non *dilemne* comme votre dactylo vous le fait écrire. Vous écrivez de Même, il me semble, *ramage* (sur les murs de la chambre?) comme si vous parliez de ramure. Je crois que ramage signifie uniquement *chant*.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Alger, poste restante, mercredi (Novembre ou décembre 1928)

Chère mademoiselle,

J'ai consacré la journée entière à votre manuscrit. Sur lui j'ai fait le pion mais c'est dans votre intérêt. Toutes mes suggestions sont au cayon : vous pourrez les effacer. Votre manuscrit n'est pas en si mauvais état qu'il vous faille le retaper. Mais vous avez raison de songer à la présentation. Surtout pour quelqu'un qui débute, les moindres détails ont de l'importance.

Allez donc voir vous-même Bourdel (chez *Plon*, ndlr.) Le mieux serait que vous me télégraphiez le jour où vous irez, je lui écrirais de nouveau et m'arrangerais à ce que ma lettre lui arrivât la veille de votre visite, pour que tout cela fît bloc. Comptez quatre jours pour le trajet Alger-Paris.

Je vous quitte en hâte pour que votre manuscrit parte par le courrier de ce matin.

Amitiés de M.

J'ai relu vos poèmes. *Mon Dieu je vous bénis...* et *Ode à la vraie joie* en sont les perles.

ooooo

Chère mademoiselle,

Je suis naturellement bien touché par les sentiments que vous m'exprimez. Vous avez tort de croire que ce besoin de servir dans le sens noble, si féminin – le *dienen ! dienen !* de Kundry (1) – ne puisse pas s'employer avec moi. Vous m'avez déjà apporté beaucoup. Et je n'ai ni cette puissance, ni ces certitudes, ni cette sécurité, ni tant d'amis, que je ne sois heureux de sentir quelques êtres sûrs, sur lesquels à l'occasion je puisse m'appuyer.

Ne laissez pas ces sentiments gagner à la main. En passant de ce qu'ils sont à ce que vous vous défendez qu'ils soient, ils pourraient se corrompre. Mais vous avez trop lu, vous êtes trop fine pour ne pas sentir toutes ces nuances.

De votre côté, vous sentez mon estime, ma sympathie et ma curiosité de vous. Je crois vous comprendre assez – votre solitude et vos difficultés, - en partie parce que, si extraordinaire que cela paraisse au premier abord, et avec toutes les différences évidentes, j'ai un peu passé par tout cela et je suis le moins invulnérable des hommes. Bardé et si insensible d'un côté, de l'autre tout me blesse.

Vous dédier... Bien sûr, mais mes dédicaces n'ont pas de chance. Celle à M. Etienne Lamy a été supprimée des dernières éditions de *La Relève* : je l'ai jugée inconsidérée. Je crois que dans tout mon œuvre, il n'y en a qu'une seule autre et, réflexion faite, elle n'a guère sa raison : j'ai simplement remercié un gentil garçon qui m'avait été utile... Vous voyez que tout ceci n'est guère encourageant. Cependant, si cela vous fait plaisir, c'est entendu.

Mais vous me devez bien – surtout si nous aboutissons heureusement avec lui – alors, de me dédier votre roman !

Votre

M.

Note : (1) Kundry : Si l'on parle toujours de **Parsifal**, le rédempteur et d'Amfortas, le roi pécheur, il est bien utile de dire quelques mots de **Kundry, le seul personnage féminin d'envergure dans l'ultime drame wagnérien**. Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on se penche un peu sur cet étrange personnage, c'est sa double nature. Au service du roi dans le premier acte, elle parcourt le monde pour lui trouver des baumes susceptibles d'apaiser un peu ses douleurs. Au service de Klingsor, le chevalier déchu qui met tout en œuvre pour nuire au royaume du Graal et qui a réussi à pervertir Amfortas ainsi que nombre de ses hommes, au deuxième acte, elle est séductrice, perfide et rusée. Son but, ordonné par son maître est de perdre Parsifal. Elle adopte alors une attitude qui allie l'affectif maternel à la sensualité d'une maîtresse. Enfin, dans le dernier acte, Kundry est au service de Parsifal et, telle Marie-Madeleine, lave, oint les pieds de l'élu et les essuie avec ses cheveux. Le premier acte de compassion de Parsifal, une fois roi, sera d'ailleurs de baptiser Kundry et, ainsi de la libérer de réincarnations successives qui l'habitent depuis la nuit des temps.



OLIVE FREMSTAD dans le rôle de KUNDRY, ACT I
photographie de Mishkin (1913)

Personnage très étrange donc qui peut nous faire penser à l'illustration des hantises des romantiques à l'idée de la présence d'un double de soi-même ou **d'une multiplicité des personnalités de l'individu**, un leitmotiv du XIXème siècle illustré par tous les arts. On peut aussi y voir le principe des réincarnations successives qui sont présentes dans le bouddhisme tel que l'Europe romantique le percevra tout en l'adaptant aux principes chrétiens. Mais s'arrêter à ces images s'avère rapidement restrictif et incomplet. Kundry, la diablesse originelle (Urteufelin), comme la nomme Klingsor, subit de plein fouet une malédiction consécutive à sa faute originelle. Présente durant la Passion du Christ, elle se serait moquée la Crucifixion et serait, depuis, ballotée, par une malédiction infinie, en réincarnations successives, entre le besoin de faire le bien et l'incapacité à quitter son état de sauvageonne. Son errance se présente donc comme éternelle à moins qu'un « deus ex machina », pur et bon (Parsifal) ne vienne lui offrir la Rédemption en reproduisant le geste de Charité du Christ et en lui pardonnant. Son malaise existentiel est donc gigantesque et sa souffrance sans limite. C'est ce dont ses cris doivent témoigner. Deux hurlements, l'un au début du deuxième acte, lorsque Klingsor la réveille de son terrible sommeil pour lui ordonner de perdre Parsifal en le séduisant, l'autre au début du dernier acte, lorsqu'elle se réveille dans la clairière printanière, le jour du Vendredi Saint. Ce dernier cri s'apparente plus à un gémissement qu'à un hurlement, mais il témoigne, lui aussi d'un profond malaise, d'une souffrance existentielle.

Le premier cri, le plus spectaculaire, n'est pas écrit dans la partition. Comment l'écrire, d'ailleurs ? Il est mentionné par écrit avec les didascalies, d'abord « Elle fait les gestes d'une femme qui s'éveille et finalement pousse un cri horrible », puis « Kundry fait entendre un hurlement de plainte qui va décroissant, de la plus grande violence jusqu'à d'inquiets gémissements ». Ces indications s'intercalent dans la scène qui voit le magicien Klingsor réveiller la femme en la nommant de toutes les manières mystérieuses, façon symboliste de suggérer les facettes inquiétantes du personnage. Le cri est donc laissé à l'appréciation de la chanteuse et du chef d'orchestre qui la dirige. C'est dire que l'ampleur et la vérité du cri témoignent de la perception et de l'investissement que les musiciens auront placés dans le rôle de Kundry.

En vérité, il s'agit de faire en sorte que le cri glace l'auditeur afin qu'il ressente tout l'effroi éprouvé par Kundry à chacun de ses réveils. Un cri qui s'apparente, il me semble, au terrible Cri de Edvard Munch, l'une des œuvres les plus célèbres de l'histoire de la peinture.

Ainsi, comment ne pas voir en Kundry l'essence de l'anxiété, l'infini d'un cri qui déchire la nature? Comment oublier que sa damnation est aussi terrible que celle d'Amfortas, aussi insupportable que celle de tous les êtres humains dont la souffrance existentielle qui, après avoir peuplé leur sommeil de ses cauchemars, se réveille chaque matin dans l'angoisse d'une nouvelle vie... sans fin? C'est cela, Kundry est terriblement liée au temps. Elle en est prisonnière, comme ce Hollandais volant qui, dans un vaisseau fantôme, est condamné à errer jusqu'à la fin des temps. L'image est forte parce qu'elle est universelle. Pour ces errants, seule une rédemption mettra un terme aux souffrances. Est-ce à dire que l'amour les libérera, Senta pour le Hollandais et Parsifal pour Kundry ? Mais pas n'importe quel amour! Ce que Wagner exprime durant tous ces opéras, et qui trouve sa force définitive dans Parsifal, c'est cet amour ultime, sans compromis, sans condition, un amour qui s'apparente à la compassion, mais qui la dépasse, un amour qui pourrait bien être cet « Agapè », l'un des mots grecs pour désigner l'amour.

<http://jmomusique.skynetblogs.be/tag/kundry> Bloc de Jean-Marc Onkelinx

oooooo



1929
○○○○○

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Poste restante
Alger, 16 janvier 1929.

Donc, chère mademoiselle, cela ne peut plus faire de doute : vous me boudez. Donnez-moi tout de même de vos nouvelles ; êtes-vous toujours à Paris ? Avez-vous eu un écho du côté de chez Plon ?

Ici il ne fait pas froid, mais bien de la pluie. Je viens de céder mon appartement à Gide et partirai pour l'Espagne dans les derniers jours de mars.

Votre dévoué.
M.

○○○○○

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

24 janvier 1929

Ma chère mademoiselle,

Je n'avais pas répondu à votre avant-dernière lettre parce que j'étais en Kabylie, au milieu des chèvres et des moutons, sans papier, ni timbres, ni rien. Il est regrettable que votre séjour à Paris n'ait pu avancer vos affaires. Sitôt rentré, je téléphonerai à Bourdel (*Plon*) et, remis au courant de toutes les choses de ce milieu, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous. Mais je comprends que votre retour à Thoisse et votre solitude se soient accomplis avec tristesse. La publication de votre livre vous fouetterait et changerait tout cela.

Ces broutilles que vous me reprochez, au lieu d'une œuvre importante, sont le résultat de cinq années de *vie*. Quand on vit, on est dispersé, on ne consacre au travail que les heures perdues. Il faut renoncer à vivre pendant quelque temps, pour faire une œuvre (avec ce qu'on a vécu), et maintenant s'ouvre pour moi une période de choses ennuyeuses, parmi lesquelles ce « travail » au premier rang.

A vous.
M.

Je rentre en France par le Maroc et l'Espagne avec un serviteur arabe (celui qui doit me tuer ?) et serai à Paris vers le 20 février.

○○○○○

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

1929 (sans date)

.....
J'ai commencé à feuilleter ce que vous m'aviez envoyé (ce que je n'avais pas fait à cause de mes préparatifs de départ.)

Algérie n'est pas du meilleur « Sandelion ». Mais il y a de très belles choses dans *Azur*, que j'aime beaucoup. Et les cartes postales ! Et le prêtre *en géologie* (1) ! Celui-là vaut de l'or.

Une demoiselle (2), agrégée de lettres ou je ne sais quoi dans le genre « prêtresse en géologie » va écrire un livre sur M. de Montherlant. Comme si ce n'aurait pas dû être vous qui inaugureriez la bibliographie féminine à mon sujet ! (Votre indication sur le « sans blague » est encore excellente et me montre combien vous possédez votre sujet.) A ce propos il faut supprimer la dédicace que vous voulez bien me faire de *l'Ille*, elle ne peut pas marcher avec la préface.

Adieu.
M.

Notes : (1) *Prêtre en géologie* : voir aussi la lettre de JS à M du dimanche 16 juin 1929

(2) Alice Poirier sans doute.

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Février ou mars 1929

Chère mademoiselle,

Et d'abord je ne veux pas de ces désolations. Qu'est-ce pour un livre d'être refusé dans une, deux, trois maisons ? G... me disait tout à l'heure qu'il avait reçu une lettre de d'Annunzio (1) qui n'écrit jamais, puis un pneu de d'Annunzio lui recommandant le livre d'une dame, laquelle dame a déjà une sorte de nom dans les lettres – et qu'il avait refusé le roman.

(...) Je ne reprends pas en détail votre lettre. Continuez à m'écrire tout ce qui sort de vous. Je garde tout cela précieusement, au besoin je m'y réfère (je vous enverrai un article de moi qui cite votre phrase : « Toute femme est toujours un peu une ratée »). Et vos citations (Boylesve (2), etc...), toujours si bien appliquées à moi, me prouvent quelle concordance de natures il y a entre nous. Votre livre est bon, gauche, jeune. Votre *Jetta* est vivante et touchante. Ceux qui vous disent le contraire se trompent, et l'on se trompera sur vous, sur moi, jusqu'à votre mort.

N'attachez aucune importance à ce que vous disent les éditeurs, qui disent n'importe quoi quand ils sont décidés à refuser. Les hommes vous diront toujours des bêtises sur votre livre, parce qu'ils ne sentent rien de rien et trouvent niais tout livre de femme qui est autre chose que de la sensation à la *Colette* (3) ou *Noailles* (4).

Votre livre paraîtra, il aura un article de moi. Soyez courageuse, soyez heureuse, soyez espérante, mais gardez-vous de devenir femme de lettres.

Votre

Notes : (1) **Gabriele d'Annunzio** est un écrivain italien, né à Pescara le 12 mars 1863 et mort à Gardone Riviera le 1^{er} mars 1938. Héros de la Première Guerre mondiale, il soutient le fascisme à ses débuts et s'en éloigne par la suite. Principal représentant du décadentisme italien, il reste aujourd'hui célèbre pour deux de ses sept romans, *L'Enfant de volupté* (1889) et *Les Vierges aux rochers* (1899).



Gabriele d'Annunzio 1863-1938

(2) **René Boylesve**, est un écrivain français, né à Descartes (Indre-et-Loire) le 14 avril 1867 et mort à Paris le 14 janvier 1926. Il passe sa jeunesse dans sa ville natale, puis à Tours. Il poursuit ses études à la Sorbonne. Il publie sa première nouvelle en 1888. Son œuvre est souvent inspirée par ses souvenirs d'enfance (*La Becquée*) ou de voyage (*Le Parfum des îles Borromées*) ou des pages de l'histoire de la Touraine (*Mademoiselle Cloque*). En 1918 il est élu à l'Académie française (fauteuil n° 23). Il meurt en 1926.

(3) Colette **Sidonie-Gabrielle Colette** née le 28 janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), et morte le 3 août 1954 à Paris, est une femme de lettres française, connue surtout comme romancière, mais qui fut aussi mime, actrice et journaliste. Après Judith Gautier en 1910, Colette est la deuxième femme élue membre de l'académie Goncourt en 1945, dont elle devient présidente, entre 1949 et 1954.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Colette>



Colette et ses chiens

(4) La comtesse **Anna-Élisabeth de Noailles**, née **Bibesco Bassaraba de Brancovan**, est une poétesse et une romancière française, d'origine roumaine, née à Paris le 15 novembre 1876 et morte à Paris le 30 avril 1933.



La comtesse de Noailles née Bibesco de Brancovan (1876-1933)

o o o o o

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

8 avril 1929

Eh bien, chère mademoiselle, vous voyez que cela sert de m'écrire, et des douze pages. Quand j'ai reçu votre lettre, ce matin, je me suis dit : « Tout de même, il faut que ça finisse (ces lenteurs) ». J'ai pris mon courage et j'ai été voir M.M. de la Renaissance du Livre, m'amusant d'avance de la dépêche heureuse que je vous enverrais l'après-midi. J'ai donc dit à M.M ... (à qui ses lecteurs n'avaient pas donné encore leurs rapports) ce que je pensais de votre livre. Il m'a dit que dans ces conditions on ne s'occuperait pas des lecteurs, que le livre était accepté et paraîtrait en octobre. Il voudrait seulement qu'on mette en préface l'article que je vous consacrerai, j'ai dit oui mais sous réserve de votre approbation. Il faut que vous me disiez si vous n'y voyez pas d'objections.

A vous la gloire ! à vous les renards argentés ! Sérieusement, c'est maintenant que vous allez commencer à être empoisonnée. Comment percer, dans cet affreux struggle for life qu'est Paris ?

Que vous allez en voir de dures et d'amères ! Quelle horreur ! Enfin, vous l'avez voulu.

Je pars dans quinze jours pour l'Italie jusqu'à la canicule. Il faudra naturellement que je revoie votre manuscrit.

Votre dévoué.
M.

o o o o o

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Avril 1929

Chère mademoiselle,

Un simple petit mot car je pars dans trois jours pour Rome jusqu'à juillet ou août, et suis bousculé jusqu'au découragement tant j'ai de choses à régler.

J'ai reçu vos lettres, votre manuscrit, tout. Et nous sommes d'accord comme toujours dans bnos profondeurs.

Je téléphone à l'instant à M. Masson de la R. du L. Il va vous écrire pour vous dire que c'est entendu, et vous enverra le traité plus tard.

Je serai rentré en août. Alors seulement je m'occuperai de relire votre manuscrit et d'écrire la préface. Je serai à Paris en octobre quand il paraîtra. Il est nécessaire que vous soyez au moins quinze jours à trois semaines à Paris au moment de la publication. Davantage aurait été mieux. Huit jours serait (sic) comme rien.

En hâte.
M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

24 avril 1929

Chère mademoiselle, je pars dans une heure. Je comptais téléphoner encore une fois à M.M..., mais ce mot est clair quant à l'acceptation. Je lui écris immédiatement.

Mon adresse à Rome : Co Cook, Piazza Esedra, Rome.

Je rouvre cette lettre cinq minutes avant de partir (que de choses je fais pour vous !) pour vous dire : croyez-moi, arrêtez-vous pour le titre à *L'Age où l'on croit aux îles*. Il est charmant, il est public, il est profond, il m'émeut et je pourrai en parler bien dans ma préface ; que fais-je d'autre et que ferai-je éternellement, moi, que croire aux îles ! En tout cas, si vous ne vous y arrêtez pas, réservez-vous le droit, dans votre contrat, de changer le titre qui y sera nommé.

M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Rome, *carte postale*,
avril 1929

Chère mademoiselle,

J'ai boxé en pleine rue avec mon voiturier, le jour de mon arrivée à Rome, et ai repris le train pour Paris le soir même, sentant bien qu'avec mon caractère, j'aurais bientôt fait des malheurs là-bas.

M'avez-vous écrit à Rome ? J'ai donné des ordres pour qu'on me retourne mon courrier, mais...
A vous,

M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

16 mai 1929

Chère mademoiselle,

Et d'abord grands reproches. Vous êtes l'auteur d'un livre, et M. X... est un employé de librairie, ancien employé de chez Z..., et vous vous laissez changer un titre pour des raisons fausses et idiotes, même commercialement parlant !

J'ai écrit à M. X... que c'est moi qui vous avais conseillé ce titre, que j'aurais pris pour moi-même s'il n'était pas à vous, tant je le trouvais bon. Naturellement, faites ce que vous voulez. Je vous donne mon opinion qui vaut celle de M. X... même commercialement parlant, croyez-moi.

Vous vous lamentez. Vous n'avez pas l'air armée comme il faut pour les luttes littéraires. La rédaction du contrat, qui déjà vous excède tant, est la seule chose amusante de la cuisine littéraire. Votre livre sera un four noir si vous voulez le « laisser-aller » et ne pas vous mettre carrément aux petitesesses. Les renards argentés sont la conséquence des bons contrats. *De minimis curat praetor*. On ne peut même pas cesser de s'en occuper quand on est « arrivé », ou on ne le peut qu'en perdant moralement et matériellement du terrain, ce que je fais depuis cinq ans. Pour un débutant, c'est la mort sans phrases.

Autre chose, j'irai au Maroc du 1^{er} septembre au 15 novembre. J'en ai prévenu M.M... Si vous voulez que je sois là quand paraîtra votre *Cygne blanc* ou votre *Jeune homme vert* (1), il faut que vous ne paraissiez pas avant. Mais je serai sûrement là le 15 novembre.

J'en ai fini de vous dire des choses sévères et tout de même pas assez fini que je n'ajoute le mot de sainte Thérèse à ses sœurs : « Ne soyez pas des femmes, mes filles, mais des hommes forts. »

Maintenant je vous remercie pour tout ce que vous me dites de gentil. Vos notes, vos réflexions sur *Climats* (2) et le reste, sont mis précieusement dans un dossier, auquel je me référerai le jour où je voudrai écrire sur le féminin. Vos citations d'auteurs me sont précieuses, et vous choisissez avec une justesse si forte ce qui m'est accordé que vous me le révélez : Daudet, Cocteau, Maurois même. Je pêche toujours dans ce que vous m'écrivez ; disons-le en style sublime : vous m'enrichissez.

Adieu.

M.

Je rouvre ma lettre pour vous dire ceci. A l'instant on m'annonce que Fayard ne prend *Le Songe* (tirage 100.000) qu'avec 100 pages de l'éd. Grasset supprimées à cause de la longueur. J'ai remis à plus tard ma réponse : 100 pages sur 300 ! Cependant, si la mention « édition abrégée par l'auteur » était permise (je ne le sais pas encore) que me conseilleriez-vous (en ajoutant qu'il y a 12.000 francs à gagner) ? Et surtout si j'acceptais, vous qui connaissez et aimez ce livre, que supprimeriez-vous. Je vois au premier abord supprimable : le journal de Dominique vers la fin du livre – mai ça ne fait pas 100 pages ! R. s. v. p.

Notes : (1) Moquerie de Montherlant face au dilemme de Sandelion qui est peut-être obligée de choisir un autre titre pour son roman.

(2) de André Maurois.

ooooo

AVERTISSEMENT :

Note préalable : Nous présentons maintenant une *lettre-journal* manuscrite qui ne fut pas achetée en décembre 2015 avec le lot de la *Correspondance Sandelion-Montherlant*. En effet, ce manuscrit daté du dimanche **16 juin 1929 au 23 juin 1929** fut mis à notre disposition par Monsieur Gérard Barbier, collectionneur de nombreux documents concernant Jeanne Sandelion et Mariette Lydis (comtesse Govone), deux femmes qui ont bien connu Montherlant. Je remercie vivement Monsieur Gérard Barbier pour ce qu'il a bien voulu me communiquer, et qui complète la *Correspondance Sandelion – Montherlant* ici publiée.

Henri de Meeûs.

Il s'agit donc d'une **lettre-journal, manuscrite, datée de juin 1929**, adressée à Montherlant qui est aussi comme un extrait du *Journal intime* de Jeanne Sandelion. On sait par des confidences de son amie Etiennette Corbiat (1) que Jeanne Sandelion prit un jour la décision (en 1929 ?) de faire lire à Montherlant son *Journal intime*, ce qui a provoqué chez lui un recul, un éloignement, qui firent le désespoir de Jeanne.

Est-ce un de ces documents remis par Sandelion à Montherlant ? Sur ce document, on lit certaines annotations au crayon bleu, au crayon rouge, de Montherlant avec des biffures, des soulignements, des "vus", de petits doubles cercles en marge des lettres, pour noter ce qui l'intéressait. Il faut reconnaître, pour comprendre le recul de Montherlant, que l'amour-admiration qu'elle éprouvait pour lui était proche de l'hystérie. Elle était obsédée par l'écrivain. Follement amoureuse, toutes ses pensées convergeaient vers lui. Ses poèmes d'amour – (mais a-t-elle écrit une poésie qui ne soit pas amoureuse ?) – semblent aussi s'être nourris de l'amour pour cet homme unique, intouchable, éloigné, qui ravissait son esprit et son cœur, mais laissait son corps insatisfait, ce qui la ravageait. Il était donc normal que l'écrivain ait voulu se protéger de cet amour envahissant qui n'était pas réciproque. D'autres femmes ont ressenti pour Montherlant, comme Sandelion, un amour qui les rendait quasi folles. On pourrait donc considérer, à bon droit, après la lecture des centaines de lettres d'amour adressées à Montherlant, que son roman *Les Jeunes Filles* fut une réaction protectrice, une défense vitale pour lui, de sa tranquillité, de sa liberté et de son œuvre, face aux envahissements amoureux parfois à la limite de la pathologie. On comprend beaucoup mieux, dès lors, le portrait sans concession dressé par Montherlant de cet extraordinaire personnage des *Jeunes Filles*, **Andrée Hacquebaut**, qui rassemble en une seule créature plusieurs facettes de cet **"Hamour"** dévorant que l'écrivain fuyait comme la peste, et qu'il avait connu chez tant de ses admiratrices, dont Jeanne Sandelion.

En cette année 1929, Jeanne Sandelion se fait beaucoup de soucis au sujet de la parution de son roman de 256p., « A l'âge où l'on croit aux îles », qui sera préfacé par Montherlant et publié en 1930 par La Renaissance du Livre. Il a été tiré 10 exemplaires sur papier pur fil. Ce roman sera réédité aux Presses de la Cité, 1948, in-12 de 221 p. sous jaquette à rabats, illustrée en couleurs. Seconde édition.

Note (1) : Etiennette Corbiat, née en 1904 : une de ses plus grandes amies (une très importante correspondance, entre 1923 et le 15 septembre 1976, et la dernière lettre 15 jours avant le décès de Sandelion). Etiennette Corbiat (pseudonyme Rita, Pitou, Nisson) tenait une librairie-maroquinerie-fournitures de bureau, "Aux bons livres", à Angoulême, et mettait à la disposition de Jeanne Sandelion un studio bd Saint Germain à Paris quand celle-ci se rendait à Paris. Elle va donner des conseils à Sandelion quant à son attitude vis-à-vis de **Montherlant** : *"Tu as été maladroite, tu as eu tort de trop te presser et de vouloir dénouer tout trop brutalement, ce qui, à mon avis, ne devait que faire reculer un homme comme Montherlant. Je l'ai toujours pensé et quand tu m'as annoncé ta décision irrévocable de lui remettre tes carnets, les pages écrites pour lui, immédiatement il m'est venu à l'esprit que tu allais commettre une bêtise."* Que signifie cette bêtise, cette remise de Carnets de Jeanne à Montherlant ? Montherlant le lui avait-il demandé pour la documentation de son roman *Les Jeunes Filles*, ou par simple curiosité ? Ou est-ce Jeanne qui étouffant d'amour voulait absolument montrer à son bien-aimé tout ce qu'elle avait pensé et écrit à son sujet ? Ces Carnets remis à Montherlant furent-ils rendus à Jeanne ? Certains de ces Carnets remis à Montherlant furent annotés par lui. On peut logiquement penser que Jeanne a recopié les « morceaux choisis » et les a ensuite offerts à Montherlant, qui fut du coup bien informé de l'intensité de la passion dont il était l'objet.



Henry de Montherlant

Dimanche 16 juin 1929

Cher Montherlant,

Je suis si contente de votre petit mot de ce matin (est-ce que vous croyez à la télépathie ? Moi, je finis par y croire, tellement ces coïncidences, ces croisements de lettres sont fréquents dans ma vie !), que je viens bavarder avec vous sans avoir rien de positif à vous dire. Voyons, que vous dirai-je ? Il fait très beau, c'est juin royal aujourd'hui, mois à presser sur son cœur. J'entends le tumulte des bravos et des bans qui monte de l'hôtel du *Chapon fin* (ils n'ont pas l'esprit inventif ces gens) inauguré aujourd'hui par le banquet annuel des Anciens Elèves de collège. Vous savez ?

Celui qui fut fondé par le *prêtre en géologie* (sic). Il y a quelque chose de touchant, oui, de vraiment émouvant dans la persistance d'une tradition, renouée depuis la guerre, et bien que le collège n'existe plus. Ce matin, observant cette centaine d'hommes de tous âges, où il y a de grands blessés, des vieillards, de tout jeunes gens encore, je pensais qu'il y avait tout de même dans ce collège quelque chose qui n'est pas dans les lycées, une âme. Oui, pour que ces messieurs, dispersés, se réunissent ainsi chaque année, il faut bien qu'un lien ait subsisté entre eux, un lien "spirituel". Ce collège de Thoissey était quelque chose de très joli, de très bienfaisant et de très réjouissant pour le pays. Ses fêtes. Thoissey y participait. De très belles fêtes dont maman me parle encore. Et il y a quelque chose de très triste à penser que lorsque tous ces hommes seront morts, rien ne les continuera. L'âme de ces réunions et de cette fidélité, c'est mon vieil ami, l'homme qu'après vous, j'aime, je crois, le plus. Il a quelque 79 ans ! C'est un petit vieillard adorable ! Peintre (illisible) pas, naturellement, dans la peinture ni dans la littérature modernes (il a, jadis, ouvert, *Le Songe* (roman de Montherlant, ndlr), chez son fils – qui lui vous aime –, ... (illisible), et en est ressorti épouvanté. Nous n'avons pas, étant donné la différence de génération, beaucoup d'affinités, vous le concevez ! Eh bien, c'est chez lui, chez eux, car sa femme est également délicieuse, que je me plais le plus. Parce qu'ils sont la bonté, la grâce mêmes ; que chez eux, je m'épanouis naturellement, qu'ils ont cette indulgence à la jeunesse si exquise chez les vieillards, surtout quand ils ne vous comprennent pas totalement. Ils sont la charité, le "christianisme même". Un jour ce vieillard, comme je lui disais que l'Évangile n'était pas praticable, a eu ce mot magnifique : "*Moi, je trouve que c'est tout simple*". Tout de même, quand je lui dis que l'Évangile, c'est la non-résistance, c'est Tolstoï, il renâcle. Et l'affaire de *l'Action française* (1) le rend fou de colère... On m'a interrompue, Dieu soit loué ! Sans ça, je ne sais pas où se serait arrêtée ma petite histoire. J'aurais continué à vous broser un petit tableau provincial. Vous m'auriez vue rencontrer là le père S., un des religieux du collège, et me faisant toute petite dans mon fauteuil, tandis que le père S. parle au nom du Pape (2), et que mes vieux amis indignés défendent Maurras (3) (et moi lâchement, et du reste sincèrement, j'adhère tantôt à l'une des parties, tantôt à l'autre, absolument désintéressée de la question d'ailleurs, de la question en soi, mais pas de ses résultats qui sont la peine causée à mes vieux amis si convaincus, et si héroïquement écartelés entre leurs doubles convictions). Rencontrant là la vieille Madame J., veuve d'officier, désabonnée de l'Action française, elle, mais venant s'enquérir des nouvelles dans le temple de la résistance... etc... etc... Et puis Suzanne... Et quand il y a 3 roses sur un rosier de jardin – plutôt forêt vierge que jardin – c'est à qui des deux vieillards les aura plus vite cueillies pour vous les donner. Que je les aime, ces gens et qu'ils me réconcilient avec l'humanité. Et gais, et drôles, lui presque gaulois, nous rions parfois tous trois comme des enfants. Vous voyez si j'en ai des distractions, à Thoissey !

Lundi 17 juin 1929

Il suffit que je m'intéresse à **Lacretelle** (4) pour que je trouve sur lui des documents ! Un portrait en pied de lui dans une revue. Et il est né à Mâcon, c'est un compatriote, et son aïeul fut l'ami de Lamartine, et je me rappelle maintenant qu'il y a une rue Lacretelle à Mâcon ! Je me rappelle aussi avoir lu de lui *Le Cachemire écarlate* ; cela m'avait intéressée et paru très profond mais pas au point de ce roman-ci. C'est une curieuse personnalité, semble-t-il, un solitaire et un violent. Peste ! Il ne doit pas être commode. On cite de lui quelques lignes extraites sans doute de ce *Journal de colère*, que je n'ai pas lu : "*Quand j'étais enfant, mon plus grand plaisir (!) était de m'en aller dans la campagne et de crier "à mort ! à mort ! à mort qui ? Tous et tout : les hommes, les femmes, les insectes, les brins d'herbe... Plus tard, un jour que mon père m'avait puni à tort, j'ai tordu une épingle et je l'ai cachée dans l'éponge qu'il passait sur son visage..."* Est-ce bien de la colère, cela ? Il me semble que c'est davantage : le second trait est de rancune féroce (la colère a-t-elle ce raffinement, cette réflexion, cette préméditation ? Je me le demande.) Et puis ce : *à mort !* C'est proprement effrayant. Oh ! Vous n'avez rien écrit de pareil ! Il y a chez vous des violences à froid, mais qu'on sent toutes physiques ou une espèce de taquinerie impitoyable. Vous connaissez le délicieux mot de Victor Hugo : *la taquinerie est la méchanceté des bons* ? Mais il me semble que cet homme serait capable d'empoisonner quelqu'un si enfant, il a été capable de cette horreur. Enfin, il y a de ces méchancetés d'enfants qui n'ont pas d'écho dans l'avenir... Chez vous, il y a quelque chose de si bouillonnant, de si vivant, qui sauve tout. Chez celui-ci, quelque chose de froid, de protestant, qui inquiète. On sent un être que le mal intéresse (un peu comme Gide), qui se plaît à traiter des cas morbides (du moins dans *Le Retour de Silbermann*, il parle à sa femme de projets de romans de ce genre). Et vous, eh bien oui, on ne vous sent pas d'inclinations au mal, vous le faites d'instinct, si je puis dire, sans perversité. Vous l'avez dit : que vous ne compreniez que l'état d'esprit de l'innocent. Et on le sent très bien. J'avais déjà réfléchi à cela ces jours, quoique vous sembliez revenir avec complaisance (*illisible*), ces temps-ci, et en être à cette période de hantise de l'esprit du mal dont il est question dans ce projet que vous confiiez à Lefèvre (5) (ce poème dans le genre de *Faust*) - je crois (*illisible*), j'ai l'impression que vous l'avez déjà dépassée – eh bien, je ne trouve pas qu'il y ait tant de mal en vous. Il n'y a que cet immense appétit de tout, ce désir de possession universelle, dans tous les domaines. (*illisible*) et moi-même j'ai eu le désir et la nostalgie et l'avidité de tout connaître, de tout voir et cela vous fait passer sur ce qui vous résiste (il y a encore une phrase... dans *Climats* (6), je la rechercherai quand le livre me sera rendu. Elle s'applique admirablement à cela) Et votre violence physique. Hors cela, je ne vous trouve que des qualités ! Saluez. Mais c'est vrai, à la fin, cela m'agace, qu'on vous comprenne si mal ! Un "mauvais caractère" - et c'est tout ! Les êtres nobles ont presque toujours mauvais caractère ; il faut bien que les autres aient quelques compensations !

Vous ne commettez pas ce péché de l'esprit que le Christ a maudit par-dessus tous (si ce n'est que vous cédez volontairement aux tentations !). Ni l'amour des richesses, ni la dureté aux humbles et aux petits, ni l'orgueil, non même pas l'orgueil, je le sais bien. Tout à l'heure, vous allez être un saint ! Il faut que je m'arrête... que je suis folle, n'est-ce-pas ? C'est beau, le bien, tout de même. Oui, c'est plus beau que le mal. Et il y a un critérium (sic) certain, en dehors de toute morale, c'est que c'est bien plus difficile à faire que le mal.

Mardi 18 juin 1929

De tels billets me paieraient de toutes peines, si j'en avais à vous écrire. Mais je n'ai que du plaisir. Eh bien oui c'est entendu, je ne vous ferai pas redire éternellement que vous avez du plaisir à recevoir mes lettres. Mais si je doute aussi de vous, c'est bien votre faute ! Vous vous dépeignez si changeant, si capricieux qu'avec vous on peut s'attendre à tout ! Cette fois, j'étais un peu chiffonnée parce que je vous avais dit : "Rassurez-moi", et la réponse reçue de la (illisible) : Etes-vous satisfait ? et que vous ne m'avez pas répondu. Je sais bien que je douterai encore - mais cela ne fait rien, au contraire, cela me permet de me rendre compte une fois de plus, chaque fois, que mon attachement pour vous tient vraiment à vous-même et n'est pas conditionné par un procédé envers moi. Puisque même un peu déçue et déroutée par vous, par un silence que je ne sais comment interpréter, mes sentiments pour vous demeurent les mêmes, puisque je continue à penser à vous, à vous écrire, à vous défendre auprès des aveugles (travail qui n'est pas toujours celui des Danaïdes heureusement) avec le même élan. Je vous en prie, ne soyez pas malheureux. Je sais bien que le malheur est un état d'âme, et que le bonheur n'est pas conditionné par les circonstances ni les avantages matériels. Tout de même, vous avez tous les éléments du bonheur. Essayez de bâtir cela avec un autre ciment, s'il le faut, que celui de la jouissance et celui de la connaissance. La vraie valeur de ce monde, voyez-vous, malgré toutes amertumes, et déceptions et dégoût des êtres, c'est encore l'amour. Votre malheur, je le sais trop, vient de votre noblesse et de vos dégoûts, dégoûts de ce qui n'est pas pur (de compromission) et absolu, et tout de même un peu de votre égoïsme - quoiqu'il soit bien moins grand qu'on ne croit - oh ! oui. Non, votre vie n'est pas perdue. Vous vous trouverez une tâche. Cessez de la chercher. Peut-être qu'elle viendra au moment où vous l'attendez le moins. Votre destinée, en ce sens, est un peu celle d'une femme, qui doit attendre passivement son destin. Que cette attitude vous pèse, je le conçois. Comme la mienne m'eût pesée si j'avais consenti à être cette jeune fille d'autrefois qui attend l'Inconnu derrière la fenêtre. Je me suis débrouillée comme j'ai pu avec la vie, étranglée et étouffée de partout, mais je n'ai voulu attendre de personne le modelage de ma destinée. Quand, à 27-28 ans, j'ai pensé que j'avais peut-être tort, que ma destinée était peut-être l'amour et (ou) le mariage, j'ai appliqué à ce nouveau dada la même méthode.

J'ai pris une attitude active, je suis allée au-devant de ce destin, descendue dans la lice, je me suis battue avec ce destin, enfin, comme vous avec l'Ange de la Poésie ; en deux ans j'ai été battue trois ou quatre fois à plate couture et cela sans douleur. Je suis donc rentrée sous ma tente, sans blessures, ce qui est déjà quelque chose. Sans gain ni perte. Combat nul. Statu quo. Ou plutôt non. Nul en résultats tangibles, pas nul en enseignements et découvertes intérieures. Mon roman qui retracera ces velléités sentimentales, s'arrêtera à ce statu quo. Mais depuis, j'ai fait de grands pas vers ma vérité et je crois pouvoir me le dire, j'ai atteint une sorte de paix en acceptant le désespoir. Oui, la paix dans le désespoir. Naturellement désespoir au sens littéral, perte de l'espoir et non torrents de larmes versées, de même qu'on dit de vous quand on vous voit béatement fumer un cigare, on doit le dire de moi quand on me voit passer en robe fleurie et boucles au vent, ou quand on m'entend chanter à tue-tête le répertoire le plus varié, depuis la scie populaire jusqu'au grand air de ceci ou de cela ! C'est à dire que je n'attends plus rien, que je ne cherche plus, peut-être parce qu'en un certain sens j'ai atteint et trouvé... Paix (... illisible) de tourment, mais tout, en ce monde a ces deux faces. J'ai pris, quant à l'avenir, deux résolutions qui consolident en moi cette paix relative. Pour le reste, j'ai renoncé. Totalement. Eh bien, voyez, au moment de mon plus grand abandon, de ma plus grande solitude morale, le destin m'envoie cet ersatz, ce dérivatif délicieux qui est ce que votre amitié me permet et me donne. Qui sait s'il ne vous enverra pas cela aussi ? Non, non, votre vie n'est pas perdue. Oui, il faut travailler, il faut nous donner ce roman avec lequel vous nous mettez l'eau à la bouche depuis si longtemps. Pendant ce temps-là quelque chose s'éclairera pour vous, j'en suis sûre. Et puis ajoutez à tous ces (illisible) éléments de bonheur - si ce n'est pas trop prétentieux de ma part. Si, tout de même, c'est quelque chose qu'un dévouement fidèle et vrai, n'est-ce-pas ? Je ne suis qu'une petite chose et je vous dis cela avec une maladroite simplicité. Je voudrais tant que mon amitié écartât de vous la solitude morale si cruelle. J'ai recopié pour vous, une fois, sur quelque feuille volante que je retrouverai, une pensée de Goethe que je vous donne ici : *"Le monde nous apparaît immense et vide tant que nous n'y voyons que des villes, des rivières et des collines. Mais de savoir que silencieusement, quelqu'un vit avec nous, voilà qui fait de notre boule terrestre un jardin heureusement habité."* Je voudrais bien pouvoir vous donner cette impression-là. En tout cas, c'est bien cela que je vous donne, **je vis avec vous et cela sans effort, par une émanation naturelle de ma pensée vers la vôtre, si je puis dire (illisible) m'intéressant passionnément à tout ce que vous faites. Emanation naturelle, et constante et irrésistible. Je rapporte tout à vous, sans cesse. Je ne peux pas faire autrement. C'est bien plus que de l'amitié, et que de l'amour, c'est une fraternité.** Vous vous étonnez de mes divinations, de mes intuitions quant à vos goûts (mais c'est à un point ! Je sais lesquelles de vos amies vous plaisaient tout à fait, celles qui vous plaisaient pendant dix minutes - mettons quinze ! - et vous agaceraient ensuite, celles qui vous crisperaient tout de suite... etc. Vous riez ? **Je suis votre jumelle spirituelle**, en quelque sorte, à tel point qu'un jour cette formule s'est installée en moi, bien amusante, que vous aimez (... illisible) un inceste moral !

Je vous aime bien Montherlant, vous savez. Et si le bonheur se donnait, lui aussi, comme un diamant, et si je le possédais, il aurait vite passé de ma main dans la vôtre.

Mais vous, avec tout ce que vous avez - que je n'ai pas - vous ne devez pas accepter le désespoir. Ce livre sur l'Inde, toute sa première partie vous enchanterait. Il y en a trop long. Je vous le porterai quand j'irai à Paris. Mais je veux encore vous recopier ceci, que m'a rappelé une phrase de vous, relue dans *La Dernière Heure avec...* que je voulais envoyer à quelqu'un. Dans une de ces soirées tranquilles passées avec ma mère. Je lui demandai :- Tout sentier mène-t-il à Dieu ?- Oui si on le suit logiquement jusqu'au bout.- Même le sentier du mal ?- Oui. Tu te souviens que Dieu eut un serviteur qui désobéit à Sa volonté et qui tomba du Ciel. C'était Rasana.

- Seigneur, implora-t-il, je voudrais retourner auprès de toi. Et Dieu lui dit :
- Va faire pénitence sur la terre. - Mais je voudrais retourner bien vite auprès de toi.-
Eh bien, va et deviens mon ennemi.- Ton ennemi Seigneur ! s'écria Rasana.- Oui, car si tu reviens au monde comme mon ennemi, et si tu détournes les hommes de la voie droite, je viendrai sur la terre pour te détruire et sauver l'humanité. Et en te détruisant, je te libérerai et te ramènerai dans le ciel. - Si tu peux, ajouta ma mère, faire ainsi le mal, en l'accomplissant logiquement jusqu'au bout, même alors tu trouveras Dieu. Ne t'arrête jamais à mi-chemin. Va comme le fleuve jusqu'au bout, et il se trouvera qu'à la fin tu seras parvenue à atteindre Dieu." Vous reconnaîtrez là quelque chose de votre, Monsieur le jusqu'au-boutiste. Et que d'autres choses belles, belles, de ces grandes images que vous aimez, une ampleur et une naïveté admirables. Si je ne craignais la crampe de l'écrivain, et si je n'avais une robe à me faire (!) Et j'oublie de vous dire que je reçois ce matin aussi (seulement le paquet était allé chez mon père) vos *Drapeaux morts*. Et je sens que cela va m'être très cher. Jour de bonheur.

Mercredi 19 et Jeudi 20 juin 1929

Il y a encore un petit livre que je voudrais trop vous envoyer. Puisque Thoissey. cela ne vous ennuie pas, mes "envois d'office". Cela me fait plaisir de vous faire partager quelque chose que j'aime, et j'aime infiniment Marie-Noël (7) auprès de qui je me sens bien petite. Celui-ci vous me le rendrez à Paris. Cela ne ressemble ni à Daudet, ni à Cocteau, mais je serais bien étonnée si votre "féminin" n'en était pas ému. Cela ne vous enrichira pas, et vous ne le lirez pas tout entier, car il y a bien des mots, trop sans doute. Mais cette fraîcheur, la simplicité poignante de certaines strophes, qui atteint sans peine, souvent, à une ample grandeur, ces trouvailles si pures, cette enfance, ce cœur, cette âme, ce chant final digne des grands mystiques. L'abbé Brémond, H Charasson font de Marie-Noël notre plus grand poète chrétien. Lucien Descaves lui a consacré un bel article il y a quelque temps dans *Les Nouvelles littéraires*. C'est une simple femme (qui doit être âgée maintenant !) mais un poète élu, certainement. Je ne vous envoie pas cela pour vous enrichir, mais pour que vous l'ouvriez un soir de tristesse et de solitude, et qu'il vous soit comme ce petit oiseau.

Vous savez ? Je le joindrai à mon manuscrit. Les annonces dans les articles qu'on lit sur l'exposition de Barcelone font un curieux écho à votre belle page *Tragédie de l'Espagne* au bas d'un grand dessin, dans les Annales, entre autres choses. Les étrangers qui visiteront l'une quelconque de ces sections et qui pensent encore que l'Espagne est un pays de traditions romantiques modifieront bien vite leur jugement sur ce grand pays. Je glane quelques phrases sur un article de **Pierre Mac Orlan** : *“Les Français qui se rendirent à Barcelone, il y a une vingtaine de jours, furent séduits par cet accueil familial qui n'appartient qu'au peuple espagnol, particulièrement au peuple catalan. Le protocole sut rompre son cadre, et ceux qui lui obéissent à certaines heures, surent également se mêler sans contrainte et sans affectation, tout naturellement, aux manifestations les plus typiques de la joie populaire. Nous ne pouvons pas trouver chez nous de spectacles qui soient comparables à cette émouvante fusion des classes.”* Vous voyez l'accord avec ce que vous avez souvent dit vous-même. Le livre de **Carco**, tout au moins en ce qui concerne Barcelone, est vrai, mais vrai à la manière de Carco. Ce que j'écrirai sur ce peuple catalan que j'aime sera vrai, mais vrai à ma manière. Et puis toujours la même chose, que l'Espagne aime bien son pittoresque et son passé, mais... rythme du présent... *“volonté de vivre d'un grand peuple qui tâche à renouveler son décor, et à transposer sa sentimentalité”* etc... *“Est-ce bien là l'expression d'une volonté ? Je crois plus volontiers que l'Espagne fait table rase de son passé, à son insu, comme toutes les nations d'Europe. Une vitesse irrésistible nous entraîne tous vers les buts que nous devons atteindre, et qui ne sont plus accessibles à la science divinatoire des gitanes de Triana.”*

Est-ce que, vraiment, il n'est pas possible aux nations de (illisible) des poètes ? encore moins qu'aux individus ? Ah ! Comme là aussi sans effort je suis avec vous, et sans aucun entrain vers ce “progrès” turbulent et vain !

Vendredi soir 21 juin 1929

Je ne vous ai pas écrit (de lettres) ces jours parce que... parce que je me fais une robe, figurez-vous, et qui me donne un mal. La misérable ! (Voilà ce qui sauve du désespoir une femme, ces petits embêtements matériels !). Et puis j'ai flâné, pas trop lu, d'habitude l'été, je ne lis pas beaucoup mais à cause de vous, cette année, cette intensité spirituelle ! La connaissance, c'est un plaisir, un grand plaisir froid et brûlant à la fois, quel charme quand cela devient un instrument au service de l'amitié. Seulement je n'ai plus de livres, et plus le bon ! Tant pis pour vous si je ne vous écris plus que des puérités. J'ai reçu et lu vos *Drapeaux* (8), mais trop vite. Je suis contente d'avoir là-dedans des pages déjà connues et aimées. Les premières me sont les plus chères, parce qu'elles rendent ce ton que j'ai aimé le premier. Les autres aussi du reste. Je vous aime souriant, je vous aime ironique, je préfère à tout cette fervente gravité.



Jeanne Sandelion

Je viens de vous envoyer mon manuscrit. Je me trouve un peu sottte. J'y avais joint Marie-Noël. Je venais de feuilleter cela. J'en étais émue de nouveau, je ne sais. Je n'abuserai pas. Soyez tranquille. Je ne vous enverrai pas toute une bibliothèque ! J'avais encore l'envie de vous envoyer *Le Voyage* de Shakespeare et c'est tout. Mais ces jours je l'ai égaré. Je l'ai précisément dans cette collection bon marché où vous me dites que paraîtront *Les Bestiaires*. Et mon cher *Songe* chez Fayard ! (Je vous croyais fâché avec Fayard). Oui, mais cela ne fait pas mon affaire une édition à 3,50 frs !

9 heures

Ma trouvaille de ce soir dans le petit courrier d'un journal de mode qu'on me passe par hasard. *"On a le sens du chat ou on ne l'a pas : il n'y a point à raisonner sur la question. J'ai vu des gens qui par ailleurs ne donnaient aucun autre signe d'aliénation mentale (!) embrasser des chats irrésistiblement, avec frénésie, sans que l'affection et encore moins l'amour fussent en cause."*

Et ces gens n'étaient pas toujours des raffinés, des névrosés, mais souvent aussi des êtres sains et primitifs". (Pierre Loti, La 3ème Jeunesse de Mme Prune). Pourvu que vous n'ayez pas lu cette 3ème Jeunesse de Mme Prune. N'êtes-vous pas ravi ? "Le sens du chat". Quelle formule ! Et l'on se moque des petits courriers, où l'on trouve des choses pareilles.

Dimanche 23 juin (1929)

Savez-vous, cher Monsieur, à quelle époque j'ai fait votre connaissance ? Moi, je sais maintenant la date exacte, à quelques jours près. J'ai retrouvé cela dans mon *Journal*, et je me suis amusée à chercher à la suite tous les endroits où il est fait mention de vous. Il y en a beaucoup. Dans une période où j'aurai plus de loisir et rien d'intéressant à vous dire, je vous amuserai en vous recopiant cela, avec les dates, et naturellement sans y changer une virgule, et en vous donnant ma parole de cette fidélité. En tout cas, voici. Cela doit remonter à septembre-octobre de cette année (1923), mais c'est le **17 octobre 1923** que j'ai parlé de vous pour la première fois. En ces termes : "Lâche et faible, j'adore les œuvres qui exaltent le courage, l'ardeur, la vie, ces œuvres fières, froides et brûlantes. Il me semblait ce matin que je lirais Saint Just de Marie Lenéru avec ivresse. J'en ressens à l'avance l'âpre plaisir. Barrès, Montherlant - Ce Montherlant que j'aime tant, pour ce qu'on en dit et pour la seule page (que j'en ai lue l'autre jour sur *Les Nouvelles Littéraires* : **Introduction à la vie héroïque. La Leçon du stade**. Une page merveilleuse, exaltante, une fin qui me comble de joie, j'aurais dû copier cette phrase finale : "L'espérance, cette volonté des faibles..." et "Il y a un instant : qu'il soit à moi". Cette admirable fierté ! Marie Lenéru, j'en suis sûre aurait aimé Montherlant (à ce moment j'étais très férue de Marie L, donc c'était un grand hommage). Suivent des lignes que je vous recopierai quelque jour, qui illustrent ma mentalité sentimentale d'alors et expliquent à leur manière l'attrait que vous avez exercé sur moi tout de suite. J'ai relu tous ces fragments avec émotion. Il y a, alentour, des puérilités, des choses. J'ai erré en beaucoup de choses, ma vie s'est passée à sortir péniblement d'une gangue. On est "toujours tout seul", oui, dans sa jeunesse, mais tout de même, ce contact avec des valeurs vraies, les humanités - tout cela, pour un jeune garçon, par exemple, hâte bien l'arrivée à la lumière. Moi, il m'a fallu me chercher à travers tant de médiocrités. Médiocrités spirituelles et matérielles dont vous n'avez même pas l'idée (...) Une phrase m'arrête à la fin de cette page au sujet de laquelle je voulais depuis longtemps vous dire un mot. Croyez-vous réellement que **Barrès** (car c'est bien lui, ce contemporain, n'est-ce pas ?) entendait par poésie ce que vous entendez vous-même, c'est-à-dire "les dons de Cypris, de Bacchus, etc"... . Non, non, je ne crois pas. Mais ce je ne sais quoi, cet indéfinissable, ce halo autour des choses, qui baigne certaines de ses pages et tant des vôtres, je ne sais pas vous expliquer cela ! *Nous entrons dans l'âge des tristesses continues, disait Flaubert. Quel âge me croyez-vous donc, mon Dieu ?* (Journal de Marie Lenéru).

Cette phrase depuis quelques années, me revient sans cesse. Elle est poignante. Vous devriez lire, ou relire ce Journal à chaque page, vous retrouveriez votre ennui, vos à quoi bon ? Mais ici, la raison en est si douloureuse que l'on se sent presque heureux à côté. Marie Lenéru, si mal comprise elle aussi de tant de gens. Elisabeth d'Autriche, Marie Lenéru, vous êtes de même race que ma tendresse fraternelle presse avec le même élan”.

Notes sur cette lettre-journal du 16 au 23 juin 1929 :

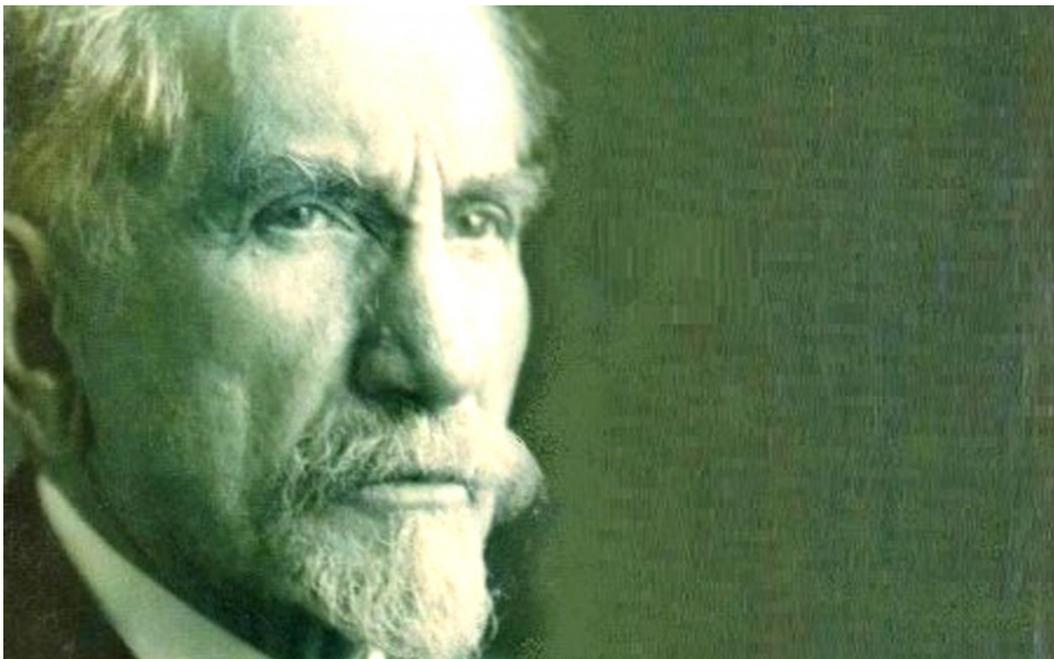
(1) Il s'agit de la condamnation le 29 décembre 1926 par le Pape Pie XI, de l'**Action française**, mouvement politique français nationaliste et royaliste fondé en 1898 lors de l'Affaire Dreyfus. Ce mouvement antidreyfusard, antiprotestant, antisémite et xénophobe eut une forte influence tout au long de la Troisième République. Les livres de Maurras et le Journal de l'Action française seront mis à l'Index par décret du Saint Office. En 1927, les adhérents de l'Action française seront interdits de sacrements. Cela portera un coup très dur au mouvement, et traumatise une certaine droite catholique, dont font partie certaines personnes vivant dans l'entourage de Jeanne Sandelion. C'est le Pape Pie XII en 1939, suite à la guerre d'Espagne et au renouveau de l'anticommunisme au sein de l'Eglise, qui lèvera l'excommunication de l'Action française. Dans une lettre à Sandelion, Montherlant écrira qu'il n'a que des ennemis à l'Action française !

(2) Il s'agit du Pape **Pie XI**, né Ambrogio Damiano Achille Ratti le 31 mai 1857 à Desio, dans la province de Monza et de la Brianza (Italie) est le 259^e pape de l'Église catholique. Élu le 6 février 1922, son pontificat est marqué par le règlement de la question romaine, avec la reconnaissance et l'institution de l'État de la Cité du Vatican, par les accords du Latran, en 1929. Il est confronté à la montée du communisme, du fascisme et du nazisme en Europe. Il meurt au Vatican le 10 février 1939.



PIE XI

(3) **Charles Maurras** (1868-1952), journaliste, essayiste, homme politique et poète français. Comme **dirigeant de l'Action française**, disciple des penseurs de droite comme de Bonald et de Maistre, et réactionnaire monarchiste, il joua un rôle majeur dans des campagnes de presse contre, notamment, Roger Salengro, ministre de l'Intérieur du Front populaire. Ses talents de polémiste et d'écrivain lui donneront une grande influence dans les milieux cultivés et conservateurs, et notamment à **l'Académie française** dont il sera membre jusqu'en **1945, année de sa condamnation par la Cour de Justice de Lyon à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale pour haute trahison**. Il sera exclu automatiquement de l'Académie française, mais son successeur ne sera nommé qu'à sa mort en 1952.



Charles Maurras (1868-1952)

(4) **Jacques de Lacretelle** (1888-1985), écrivain français. Il est élu le 12 novembre 1936 **membre de l'Académie française**. **Il y restera pendant plus de quarante-huit ans** et en deviendra le doyen d'élection les quinze dernières années de sa vie à la mort de François Mauriac en 1970. En outre, il joua un rôle prépondérant lors de la renaissance du Figaro, à la Libération. Après avoir été un des cinq membres de l'équipe Brisson, il fut administrateur de la Société fermière du Figaro de 1950 à 1969, dont il fut président-directeur général, du Figaro littéraire et de la S. A. Le Figaro. D'un naturel pessimiste, l'auteur écrit sans se soucier des conventions, notamment dans son roman "la Bonifas" (homosexualité féminine), et dans son chef d'œuvre Silbermann. Sans être antisémite, Lacretelle partage pourtant les théories racistes de Gobineau, auxquelles il fait référence dans un récit de voyage : "Que ce copieux métissage ait abouti à un avorton contrefait et prompt à l'imitation autant qu'un singe, voilà qui eût enchanté Gobineau." ("Le Demi-Dieu ou le voyage de Grèce", Paris, Grasset, 1930, I, p. 18). On trouve également d'autres passages sur l'Italie fasciste et Barrès...



Jacques de Lacretelle (1888-1985)

(5) Sandelion se réfère à l'interview donnée par Montherlant à Frédéric Lefèvre (rubrique : « Une heure avec dans Les Nouvelles Littéraires du 15 novembre 1927.

(6) *Climats*, paru en 1928, d'André Maurois.

(7) Marie-Noël, de son vrai nom Marie Rouget (1883-1967), grande poétesse française très catholique, admirée par Montherlant. A toujours vécu à l'ombre de la cathédrale d'Auxerre.



(8) *Sous les drapeaux morts*, de Montherlant, éditions du Capitole, 1929, illustrations d'Eddy Legrand.

Chère mademoiselle,

Ne croyez jamais que vos lettres m'ennuient : puis-je vous le dire une fois *pour toutes* ? Mais j'ai passé quelque temps dans le Midi, fort tourmenté et peu heureux et, quand je suis revenu, je n'ai eu l'idée que de me jeter à un peu de travail, pour me dire que ma vie n'est pas totalement perdue. Et voilà pourquoi mon dernier mot était si bref. Puis je suis très paresseux pour écrire. Venez donc fin juillet. Je serai certainement à Paris et je vous dirai tout ce que je ne vous dis pas ici.

Vos citations de *Brahmane et Paria* sont d'une *beauté admirable*. Et ce qui vous est particulier, c'est que vous connaissez si bien mes ouvrages que vos citations tombent toujours dans le mille. On croirait des pages d'extraits que j'aurais écrites moi-même.

Vous m'avez révélé ainsi Cocteau, de qui je n'avais lu que du mauvais. Et encore Léon Daudet.

Et tout ce que vous me dites qui vous est personnel, vous le retrouverez un jour sous ma plume, repris, commenté, discuté, etc... Vous verrez alors que mon silence, mes courtes réponses, ne vous donnaient que la plus menteuse apparence de l'indifférence.

Venez donc en juillet. Je ne bougerai pas probablement jusqu'au 1^{er} septembre. Où en êtes-vous avec la *Renaissance du Livre* ?

Votre cher *Songe* paraît chez Fayard à 3 francs 50. Et *Les Bestiaires* au même prix chez Plon. Tenez-vous bien : à 100.000 exemplaires !

Votre
M

Encore un petit billet. Feuilleté d'abord Marie Noël et puis lue en entier jusque tard dans la nuit. Et écrit sur elle un assez court article (2 pages, plus les citations) mais très chaud. Il y a des choses admirables. Et c'est encore vous qui me les révélez ! N'est-ce pas curieux que de Thoissey (Ain) vous dirigiez ainsi mes lectures et me fassiez aimer des tas de gens que, par prévention, paresse, et parce que le hasard m'a fait tomber d'abord sur des choses d'eux qui sont mauvaises, j'estimais peu (Cocteau, Daudet, etc.). (Sur la foi de vos citations exactement prodigieuses, j'achète *Brahmane et Paria*.) Et je trouve très chic que vous, poète, et femme, vous m'indiquiez un poète et une femme pour que je l'admire. Les quelques pages que j'ai écrites sur elle, vous honorent autant qu'elle (vous y êtes d'ailleurs citée).

Il faut que nous revoyions ensemble votre livre. En maints endroits il me vient une expression que je juge meilleure et que je voudrais vous soumettre. Et aussi de petites critiques de détail. Tout cela ne peut se faire que de vive voix et sur un texte au net.

Voulez-vous donc :

1°) Me dire quand exactement vous viendrez à Paris ;

2°) M'autoriser à demander à votre éditeur de premières épreuves pour cette même date.

J'ai passé ce dimanche avec vous, avec vos lettres, relues, et dont j'ai recopié certains extraits ; avec le début de l'Ille; et avec Marie Noël qui était un peu vous. Ne vous plaignez pas de moi cette fois.

Adieu.

M

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

juillet 1929

Chère mademoiselle,

Seulement trois mots puisque vous dépérissez sans lettre de moi.

Et d'abord toute ma sympathie dans ces heures auprès de votre père. Que si vous vous sentiez auprès de cela quelque affreux détachement, songez que quand mourut ma jeune mère (trente-huit ans ; j'en avais dix-neuf), je sentis cette effroyable indifférence, contre laquelle je ne pouvais rien ; et j'étais lié avec elle comme avec une sœur. Ce n'est que plus tard que la peine me vint.

Cette sécheresse est inexplicable : si les gens étaient francs ils avoueraient qu'auprès de la mort d'un « être cher », ils la sentent très souvent.

En revanche (si on peut dire !), la mort de Souday (1) m'attriste. Il avait de la bienveillance pour moi, et quand le *mot d'ordre* était donné *contre moi* dans toute la presse, il continuait à me louer comme si de rien n'était.

Je n'ai pas demandé d'épreuves, nous reverrons sur le manuscrit même. *Le Songe* est pris *sans coupures* chez Plon, à qui j'avais soumis la chose tout de suite, comme l'idée vous en était venue à vous aussi.

Pensez-vous que j'avais lu Baudelaire ! Rencontres étonnantes.

J'écrivais notamment il y a une douzaine de jours : « Je ne peux plus travailler que dans le désespoir » (d'ailleurs déjà dit dans *La petite Infante*). Je vais acheter les « *Journaux intimes* ». Vous ne sauriez croire combien je suis ignorant du contemporain. Et c'est incroyable que ce soit par vous qu'ils me soient révélés. Lu et admiré Lenéru (2). Avez-vous lu Clermont (3)? Lisez *Amour promis*, *Laure* et le *Journal intime* (posthume).

Au revoir.

M.

Notes : (1) **Paul Souday**, né au Havre le 20 août 1869 et mort à Neuilly-sur-Seine le 7 juillet 1929, est un critique littéraire et essayiste français. Il collabore à de nombreuses revues, dont la *Grande Revue* et la *Revue de Paris*. Entré au journal *Le Temps* en 1892, il y est chargé de la critique littéraire de 1912 à 1929. Il est l'auteur d'une biographie de Marcel Proust et d'une série de portraits de philosophes et d'écrivains. Roger Martin du Gard lui doit le lancement de son premier roman d'importance, *Jean Barois*. Il le raconte en ces termes, qui donnent une idée de l'autorité de Paul Souday : « La critique s'est montrée plus réticente : ce gros bouquin dialogué étonnait, mais ne plaisait guère. C'est seulement quelques mois après la parution, que Paul Souday, l'arbitre officiel des lettres, le redouté mentor du *Temps*, s'est occupé de moi.

Son article était d'ailleurs tout farci de reproches : il me chicanait longuement sur mes imparfaits du subjonctif... Cependant, il me consacrait cinq colonnes de son feuilleton hebdomadaire. Alors, à sa suite, dans les grands quotidiens, puis dans les revues, les critiques attirés se sont cru tenus de signaler, non sans de prudentes réserves, mon livre à la curiosité des lecteurs... En somme, la partie était gagnée ! »



Paul Souday 1869-1929

(2) **Marie Lenéru** est une dramaturge et diariste française, née à Brest le 2 juin 1875, morte à Lorient le 23 septembre 1918. Elle est née dans une famille de marins rue de Siam à Brest. Son père était un homme très cultivé, mais il mourut alors qu'elle n'avait que dix mois. En mai 1887, à douze ans, à la suite d'une rougeole, elle devint sourde et aveugle. Sa mère Marie Dauriac Lenéru poursuivit son éducation avec beaucoup de patience simplement par le toucher. Elle demeura sourde, mais sa vue s'éclaircit assez pour lui permettre de correspondre par écrit et de lire à la loupe. Elle mourut le 23 septembre 1918 à Lorient, à la suite de l'épidémie de grippe espagnole. Elle a laissé un *journal* intime, tenu de 1893 jusqu'à sa mort en 1918. Elle y confie d'une âme stoïque, ses souffrances et l'appétit de beauté et de perfection intérieure qui la tourmentait. Sa foi religieuse s'obscurcit peu à peu, remplacée par une sorte de sérénité païenne et par une exaltation passionnée de la vie, qui se satisfaisait en écrivant. Ce journal, édité par Crès en 1922, a été réédité en 2007 aux éditions Bartillat (sans les premières années).



Marie Lenéru (1875-1918)

(3) **Louis Émile Clermont** naît en 1880 dans une famille nombreuse de La Combelle, l'un des deux bourgs constituant la commune d'Auzat-sur-Allier (aujourd'hui Auzat-la-Combelle), dans le Puy-de-Dôme. Son père, Alphonse Clermont, est ingénieur ; sa mère, Adine Virotte Ducharme, appartient à une famille bourgeoise de Montaigu-le-Blin (Allier) ; Émile Clermont passait ses vacances à Montaigu dans sa famille maternelle. Lorsqu'il a deux ans, sa famille s'installe dans la région de Saint-Étienne, où il fait ses études. Il prépare au lycée Henri-IV le concours de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où il entre premier en 1902. Il acquiert une double formation de philosophe et d'historien. Il fait paraître en 1907 un essai historique sur le Second Empire, en collaboration avec Émile Bourgeois, mais se tourne rapidement vers le roman, avec la publication en 1909 d'*Amour promis*, récit d'un amour de jeunesse. Ce roman le fait remarquer par Bernard Grasset, qui édite son second roman *Laure* en 1913 et continuera à le faire connaître après sa mort. Sous-lieutenant d'infanterie pendant la Grande Guerre, il meurt le 5 mars 1916 à Maisons-en-Champagne, touché par un éclat d'obus. Il a été inhumé dans la Nécropole nationale de Suippes-Ville. Son nom figure sur le monument aux morts de Montaigu-le-Blin. Site sur Emile Clermont : http://andrebourgeois.fr/emile_clermont.htm



Emile Clermont (1880-1916)
(écrivain très admiré par Montherlant)

« Sa mort prématurée à la guerre l'a empêché de connaître une gloire durable : il est « injustement oublié » et il est « resté méconnu malgré les efforts de Bernard Grasset pour le faire survivre ». Ces expressions sont de Henry de Montherlant, admirateur d'Émile Clermont. Cf. Jean-François Domenget, *Montherlant critique* (coll. « Histoire des idées et critique littéraire », n° 411), Paris, Droz, 2003, pp. 282 et suiv.

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Entre le 14 et le 16 juillet 1929

Je suis tout à fait avec vous dans votre deuil. Je comprends excellemment votre état d'âme. Vos impressions sont extrêmement intéressantes. Il y a deux mois, j'écrivais quelque chose de semblable : c'est quand l'âme a disparu que l'être reprend sa noblesse (1). Je rapprochais cela de *l'âme du corps* sur laquelle j'ai un peu divagué dans *Le Paradis*.

Merci pour C. Sauvage. Oui, que M. Tenant m'envoie Clermont. Je compte, quand je me serai remis à travailler sérieusement, consacrer une longue étude à Clermont. Une aussi à Lénéru. (Mais oui, que Clermont passe par vous.)

Excusez ce petit mot rapide. Je pars ce soir pour dix jours.

A vous.
M.

oooooo

Chère mademoiselle,

Puisque vous êtes sage, voici la primeur d'une pièce (*L'Exil*, ndlr.) de moi qui paraîtra en novembre, écrite en 1914. Dites-moi franchement ce que vous en pensez. Pas d'éloges, mais la *voix du féminin*. Le caractère de la mère tient-il ? Vous semble-t-il : 1° qu'une femme admirable dans le social soit si faible quand il s'agit de son fils ?

2° qu'elle puisse accepter si vite, dans la scène du deuxième acte, que son fils parte ? Mettez-vous dans sa peau, que diable !

Voulez-vous me renvoyer ces épreuves, recommandées, pour le 31, s.v.p.

Que voulez-vous que j'écrive sur Cécile Sauvage (1) ? D'abord j'ai aux trois quarts écrit l'article Noël, mais ne le publierai pas car je ne fais que répéter sans doute ce qu'on a déjà écrit sur elle.

Et puis je n'ai fait que feuilleter Cécile Sauvage mais franchement je trouve cela très inférieur à Marie Noël. Ne le dites pas à J. T ...

Vous ne m'aviez envoyé qu'une photo, que je vous renvoie, puisque tel est votre désir. Vous auriez dû me la laisser. Je ne pars que six jours et serai là quand vous viendrez.

A vous.
M.

Note : (1) **Cécile Sauvage**, « poétesse de la maternité », est une femme de lettres française, née à La Roche-sur-Yon le 20 juillet 1883 et morte le 26 août 1927. Étudiante au lycée de Digne, elle envoie un manuscrit *Les Trois Muses* à *La Revue foréziennne*, dont le rédacteur est Pierre Messiaen. Ils échangent une correspondance, puis se marient « Notre mariage eut lieu le 9 septembre 1907, en l'église des Sieyes, près Digne (Basses-Alpes) »¹. Ils seront les parents d'Alain et **Olivier Messiaen** qu'elle éleva, selon ce dernier, dans un « univers féérique ».



Cécile Sauvage, mère du compositeur Olivier Messiaen

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

14 août 1929

Chère mademoiselle,

Je vous renvoie *Jetta* annoté jusqu'à la fin, non sans rudesse parfois. Mais c'est ainsi que Curel me renvoya mon manuscrit de *L'Exil* et, ce que j'en fais, c'est pour vous.

J'ai lu en entier *Quand la terre tourne* (1). Ce qui est vraiment bon est la maternité. Mais il n'y a ni le jet, ni le son profond, ni la grandeur, ni l'absence de littérature de Marie Noël que je mets bien plus haut et que j'ai relue en entier hier soir (la troisième fois).

J'ai écrit votre préface : dix pages.

A vous.
M.

(1) de Cécile Sauvage.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

(Août 1929)

Quinze jours d'absence, dans le Midi, m'ont fait tarder à vous répondre. Savez-vous que vous m'avez révélé Cocteau, par votre envoi d'office ? Je n'avais lu de lui que des choses mauvaises. Son *Rappel* est très riche et intelligent, et manifestement un livre de valeur, qui justifie la réputation de son auteur.

Si vous aviez actuellement un double de votre manuscrit, vous pourriez me l'envoyer. J'écrirais maintenant la préface.

Continuez toujours à me faire part de vos réflexions. Je suis si paresseux de ma plume que je dois vous donner l'impression que je n'y réponds pas comme il faudrait, mais ne vous méprenez pas là-dessus. Elles sont un don que vous me renouvez.

J'ai passé une semaine à Marseille qui est la seule ville de France que je puisse supporter.

Amicalement vôtre.

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

26 août 1929

Voici votre préface. Il faudra me la renvoyer. Je l'ai envoyée à M ... il y a huit jours.

J'ai été modéré dans mes éloges parce que les gens ne croient plus aux éloges. Ils n'ont plus de force que mesurés. Et puis, pour dire la vérité, je lis trop peu de mes contemporains pour pouvoir situer exactement votre œuvre dans la production d'aujourd'hui. Je trouve votre livre bon et il me touche. Mais n'en paraît-il pas beaucoup de cette valeur ? A la vérité je ne sais pas. Mais dix pages de préface, croyez-le, indiquent suffisamment l'estime. Cette préface paraîtra dans les *N. L* Sur épreuves du livre, je corrigerai.

Par exemple, je crois que je remplacerai par autre chose la phrase où je vous fais dire qu'il paraît comme cela trente livres par an. Et cependant il faut bien marquer qu'on ne veut ni découvrir ni lancer. Les gens sont excédés de ces découvertes, qui retombent sur deux nez, celui du découvreur et celui du découvert.

Que vous aimez la littérature ! On n'en fait plus comme vous !

A propos d'Hélène Picard (1), savez-vous que j'avais remarqué les poèmes des N. L., que j'avais trouvé cela beau et que la vieille Mme Picard – cinquante ans – s'est mise à m'intéresser. Comme nous nous rencontrons ! (.....)

M.

Note (1) : **Hélène Picard** (1873-1945) est une poétesse française.

À mon admirable Hélène Un peu de bleu pour sa chambre à rêver Avec ma tendre et profonde amitié : l'envoi de Colette, sur un exemplaire de La Chatte dit assez l'amitié qui unissait les deux auteures. Je ne sais plus de quelle année date notre amitié. Je me souviens qu'Hélène Picard, séparée de son mari, — ancien sous-préfet, un peu poète lui-même — arrivait à Paris pour y savourer sa pauvreté et son indépendance. (Colette, L'étoile Vesper). On apprend aussi, dans ce chapitre consacré à Hélène et écrit après sa mort, la maladie, le déclin, la fin ; les talents ménagers et cuisiniers de la poète, et qu'elle était devenue végétarienne. Et l'amour, non payé de retour *Pour un mauvais garçon*. Hélène Dumarç, toulousaine, se marie en 1898 avec Jean Picard, sous-préfet à Privas qui encourage ses débuts d'écrivain. Sa première œuvre est une pièce féérique : La feuille morte ; son premier recueil, l'Instant éternel. L'Ardèche l'inspirera, elle y excursionne avec son mari (Petite ville... Beau pays...). Après des débuts idylliques, dont la poésie d'Hélène se fait l'écho *Hymne au bien-aimé*, le couple s'entend mal, n'a pas d'enfant, *Pourquoi ce petit aux yeux d'émeraude N'est-il pas venu ? ...* Malgré ses succès -primée aux *Jeux floraux* en 1898 et 1900 ; prix Archon-Despérouses de l'Académie française pour *L'instant éternel* en 1907, Fémina la sollicite pour le jury du prix de poésie et ses amitiés littéraires - elle fréquente les poètes de L'école toulousaine. Hélène "monte" à Paris, devient la secrétaire de Colette au *Matin* (1920), puis son amie. Elle rencontre Francis Carco, en est passionnément amoureuse, mais sans retour. Une maladie osseuse, un délire neurasthénique (elle se croit suivie et pense qu'on entre chez elle pendant ses absences – (faits relatés dans *L'étoile Vesper*) - assombrissent la fin de sa vie. Colette la soutient fidèlement ; par exemple elle écrit au directeur des *Écrits Nouveaux*, «... Oui, au nom du ciel, occupez-vous d'Hélène Picard ! Elle est couchée depuis 8 mois à cause d'une chute, elle est seule sauf quelques amis et moi, elle est pauvre...». Elle meurt en février 1945 « Une fin affreuse de poète romantique et pauvre. Mais sa solitude était si sévèrement organisée que personne ne pouvait plus entrer. Je te raconterai ce que je sais. On l'enterre demain matin, le corps est encore à l'hôpital st Jacques où elle a agonisé quelques jours » (Colette à Germaine Beaumont, 6 février 1945).



Hélène Picard (1873-1945)

ooooo

Je ne vous ai répondu que rapidement car je pars demain. Ma préface aura servi du moins à vous fouetter (au figuré) car cette lettre est très intéressante d'un point de vue général. Je l'emporte avec moi et m'en inspirerai pour les quelques changements à la préface. Je citerai des vers de vous, j'y avais songé.

Quand j'ai reçu votre « Henri », j'ai compris, je me suis écrié : « Ah ! la vache ! » C'est un indiscutable terme d'amitié, surtout pour un ex-taureau, et qui l'est encore à ses heures. Mais comme les hommes sont grossiers.

Ci-joint l'article de Mme A. E. D. J'ai supprimé le passage où elle disait que j'étais un dieu, et qui est impossible à publier. Je serais enchanté si, sous cette forme, vous pouviez le faire passer, puisque vous me le proposez, à *L'Afrique du nord illustrée*, de préférence aux *Amitiés foreziennes*, car la presse nord-africaine m'a pris en horreur, et c'est plutôt là-bas qu'il peut « m'être utile ». Mais, voulez-vous, avant de l'envoyer, attendre un mot de moi car il faut que je demande à Mme El Dey son autorisation en ce qui touche et ma suppression et cette publication.

Merci pour votre photo.

A une autre fois, donc, mes réflexions sur tous ces (?) auxquels vous touchez dans votre lettre, et qui sont si importants.

Une des citations de *Mon Cœur mis à nu*, connue par vous et dite par moi à M. Ventura G. Calderon (2), a passé dans un article sur lui de moi.

Je laisse attachée à l'article El Dey les notes que j'avais prises en vue de la préface à mon anthologie de pages féminines et une composition éventuelle de cette anthologie (3). Vous vous souvenez que j'avais parlé de vous en plaisantant pour écrire cette préface.

Amicalement vôtre
M.

Notes : (1) **Sandelion précise** : « Montherlant me taquinant sur mon prénom orthographié alors à l'anglaise

(*Jane*, ndlr.), je le lui rendis en écrivant *Henri* sur l'enveloppe au lieu de *Henry*.

(2) **Ventura García Calderón Rey** (Paris, 1886 - Paris, 1959) fut un écrivain, diplomate et critique péruvien. Résidant une grande partie de sa vie à Paris, il écrivit une oeuvre importante en français. Garcia Calderon fut un des grands amis de Montherlant. C'est lui qui, ambassadeur du Pérou à Bruxelles, téléphona à Montherlant le 10 mai 40 pour lui annoncer l'entrée des Allemands en Belgique.

(3) **Sandelion précise** : « Il y a quelques mois, Montherlant me reparlait de cette *Anthologie de la poésie féminine* qu'il désire toujours faire (choix et avant-propos), et qu'il avait déjà en tête, on le voit par cette lettre, il y a plus de vingt ans. » Mais, explique-t-il, pour justifier son retard « ce sont des travaux qu'on ne fait que lorsqu'on n'a personnellement plus rien à dire. »



Ventura Garcia Calderon (1886-1959)
Ecrivain et diplomate péruvien
Grand ami de Montherlant

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

**Alger, poste restante,
27 septembre 1929**

Aimable Sandelion (comme on disait au XVIII^e siècle), j'étais prêt à revoir vos placards, que j'ai trouvés ici, quand il m'est apparu qu'il valait mieux attendre les épreuves en pages, qui porteront les corrections que vous aurez faites d'après les suggestions que je vous avais soumises. J'ai revu ma préface et l'ai fait bénéficier de votre lettre que j'avais emportée avec moi ; elle est plus longue d'une page environ. En la revoyant, je prie qu'on m'envoie les épreuves en pages. Je rappelle que le titre arrêté est *L'âge où l'on croit...* et que j'y tiens. Je pense que, si l'ancien titre apparaît partout sur ces épreuves, c'est qu'ils ont en mains l'ancien manuscrit, et que vous rétablirez le texte convenu.

Donc ne donnez pas le bon à tirer, sur épreuves en pages, avant d'avoir reçu mes épreuves.

Vous savez que je ne suis pas né écrivain. Sans quoi il y aurait matière à un volume à répondre à tout ce que vous m'écrivez dans cette intéressante lettre que j'ai emportée (celle en réponse à ma préface). Quant aux trois « cris dans le désert », je ne crois pas les avoir reçus. Et quelle idée de m'écrire chez Grasset ! Si quelqu'un a mon adresse, c'est ma portière et non mon éditeur.

Vous mériteriez que je vous appelle Jeanne. (A quand la « Pension Jane d'Arc » ?)

Je suis bien content d'Alger, qui s'obstine à n'être pas pour moi une déception.

Fidèlement vôtre.

M.

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

9 octobre 1929

Chère mademoiselle,

La *Renaissance du Livre* me renvoie vos placards corrigés non sans larmoyer à cause du grand nombre de corrections, ce qui est sans importance. J'ai donc relu de bout en bout une dernière fois et, au crayon, vous ai indiqué quelques dernières suggestions, dont vous tiendrez ou non compte (où j'ai marqué « impossible », il faut en tenir compte). Vous renverrez ensuite à la R. L., et le reste de la correction des épreuves se passera sans que j'aie à y intervenir.

Si je disais de vos trois lettres « cris dans le désert » : « Je crois ne pas les avoir reçues, » c'est que j'en ai reçu plusieurs de vous depuis votre venue à Paris et que j'ignorais lesquelles vous qualifiez de *cris dans le désert*. D'après ce que vous m'en dites, je crois que je les ai bien reçues. Ne calomniez pas ma portière.

Je vous écris rapidement pour que les épreuves partent, en attendant l'auto qui m'emmène à Tizi-Ouzou, d'où je « m'enfoncerai » dans la Kabylie. Il fait très beau : 25°. La température des *Iles de la Félicité*.

Allons, au revoir. Vous m'envoyez des montagnes de choses qui mériteraient d'être reprises, et je suis comme Hubert (1), je ne sais pas m'exprimer par écrit. Je suis au martyre quand il faut écrire une lettre. Comptez-vous passer deux mois à Paris pour votre bouquin ?

Amicalement vôtre.

M.

Ne soyez pas puérole avec vos « chère mademoiselle ». Est-ce à ces bêtises qu'on mesure la sympathie ? Que vous êtes femme ! Je vous rends votre « Que vous êtes homme ! » L'ami le plus sûr que j'aie aujourd'hui, de qui je mettrais ma main au feu et pour qui je la mettrais, m'écrit « cher monsieur ».

Note : (1) Hubert est le prénom du héros du roman de Sandelion.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

14 novembre 1929

Chère mademoiselle,

Je trouve votre lettre en arrivant à Alger, et comme j'avais oublié dans mes affaires la carte ci-jointe, écrite à Colomb-Béchar, je la joins. Je comprends bien votre tourment quand vous êtes sans lettre de moi, et j'en suis touché – mais je m'évade pour déposer la plume (?) et j'ai chaque jour six ou sept lettres à écrire, des épreuves de trois, quatre livres en édition de luxe ou populaire – et prendre la plume est pour moi un martyre surtout quand je suis dans ma période de vie consacrée à la vie et à l'insouciance. Ne me créez pas l'obligation morale de vous répondre. Je vous lis, relis, médite et conserve.

Mais vous répondre sur le même diapason, si j'ose dire, non. Il n'est personne au monde, il n'y a jamais eu personne à qui j'aie écrit pour le seul plaisir de bavarder, ce qui est charmant, mais vous le sentez bien, n'est pas chose d'homme, encore moins à notre époque, et encore moins d'un homme qui n'écrit jamais qu'en maugréant, fût-ce ses « chefs-d'œuvre », et en se disant que c'est du temps perdu.

J'envoie par même courrier à la R.L.(1) le bon à tirer de ma préface et lui suggère le changement à la disposition du titre, pour lequel je suis de votre avis.

Je rentrerai à Paris au moins pour quelque temps, vraisemblablement fin décembre. Ingrate que vous êtes, qui recevez de mes scribouillages plus que quiconque, et pleurnichez encore ! La destinée vous punit : votre avant-dernière lettre m'est arrivée complètement ouverte. Tremblez, malheureuse !

A vous.
M.

Note (1) : La Renaissance du Livre.

ooooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Jeudi 14 novembre 29

Où que vous soyez, répondez-moi, je vous en supplie, méchant homme ! Tout m'accable, tout me désespère, et je ne sais pas ce que vous devenez, si vous êtes vivant ou mort.

La Renaissance du Livre m'écrit ce matin (on vous l'écrit à vous aussi, mais vous rejoindra-t-on, et où ?) *qu'on est très en retard, qu'on n'a pas la préface, que la première semaine de décembre est consacrée aux éventuels prix Goncourt, etc.* et que de toutes façons, il ne peut en être question pour moi, puisque la date ultime de parution est le 1^{er} novembre (vous ne saviez pas cela ! quel dommage de n'y avoir pas pensé, de ne nous en être pas tenu à la date primitive, fin octobre... Vous seriez parti au plus mauvais moment de la saison...)

Nous avons un peu raté cela, c'est évident ; de toutes façons, je n'avais aucune chance, mais enfin cela eut pu remuer un peu mon nom. Bref du 15 au 1^{er} janvier (ça, j'y avais pensé aussi) les éditeurs ne font plus rien paraître car les livres d'étrennes absorbent tous les libraires). Que devons-nous faire ? Attendre 1930 ?

Jugez sereinement la chose et concluez. Etc. Nous écrivons à M. de Month.

Mon deuil fait du prix Femina, reste mon embarras extrême. Il aurait fallu le 15 novembre or, on n'est pas prêt. Moi, cela m'est égal que cela paraisse en janvier (quoique après les folies de J. de l'an, les gens n'achètent plus de livres !!) seulement, si je dois rentrer fin janvier, ce sera bien plus précipité, ce sera dommage que je sois là-bas un mois avant pour rien...Et je ne puis rester 3 mois sans ennui, et j'avais décidé de partir jeudi 21, et je trépigne de l'impatience de partir !

Que faire ? C'est vous qui dirigez tout. J'espère bien, toujours, si vous êtes rentré, que vous ne l'êtes pas pour moi seulement à cette date, car je ne me consolerais pas de votre contrariété. Ces épreuves et cette préface - que je n'ose corriger, et enfin, même ainsi, il est trop tard - ont tout retardé.

Ne soyez pas fâché contre moi, je n'y puis rien, et en pâtis je vous assure. Ennuyée au possible. Enfin, si vous jugez qu'il est préférable de repousser à janvier, je pourrais repousser mon départ au jeudi suivant, et être en décembre à Paris quand même et rentrer les premiers jours de février... Un petit mot, par pitié. (1)

Votre JS

(1) Jeanne Sandelion est très inquiète au sujet des aléas de la publication de son roman « *L'âge où l'on croit aux îles* » qui paraîtra en 1930 à *La Renaissance du Livre* avec une préface de Montherlant.

ooo

Lettre de Jeanne Sandelion à Henry de Montherlant

Samedi décembre 1929

Vous dites que je suis « ingrate » parce que je reçois de vos « scribouillages » plus que quiconque ! Mais les autres n'y tiennent peut-être pas, à vos scribouillages, alors cela leur est bien égal d'en recevoir ou non. Tandis que moi...

Moi, je suis infiniment sensible à vos gentilleses pour moi, mais sensible aussi au reste, las !

Je ne veux pas vous récrire avant fin décembre ; j'essaierai de vous oublier tout ce temps. Vraiment, je suis trop déçue. Je me faisais une fête de vous voir et de causer un peu avec vous, et puis crac !

Et relisant votre mot, je vois : « Je rentrerai à Paris, au moins pour quelque temps, vraisemblablement fin décembre. » J'ai d'abord cru que ce *vraisemblablement* allait avec *quelque temps*. Mais non, cela veut dire que ce n'est pas du tout sûr que vous rentrerez fin décembre.

Alors je suis très ennuyée. Et c'est pourquoi, je vous récris ce petit mot. Je vous en supplie, après vous être occupé de tout cela, si patiemment, et en entrant dans tous les détails, ne me laissez pas tomber au dernier moment comme cela.

Je vous sais capricieux, je sais qu'il ne faut rien fonder sur vous, je n'ai jamais eu confiance en vous, je vous l'ai dit cet été, que vous pouviez reprendre votre parole sans que j'en sois fâchée ni vous diminué à mes yeux, etc.

Mais vous aviez fini, par tant de constance autour de ce livre, (ndlr : le roman de Sandelion), par me donner un peu confiance ; je ne me suis inquiétée de rien, vous me le disiez encore en août : « Je serai là ». Et moi : pour m'empêcher de faire des bêtises, etc., comme une petite fille, je m'en rapportais à vous, tout était simplifié, je me disais M. sera là, alors.

Et maintenant, si vous n'êtes pas là, que ferai-je ? Je ne me suis renseignée auprès de personne, je ne sais pas en quoi consistent ces choses mystérieuses qui nécessitent, d'après vous, ma présence à Paris.

J'aurai l'air, auprès de l'éditeur, d'une novice idiote, je m'apprêtais à suivre vos conseils aveuglément ! Alors, je vous en prie, si vous ne rentrez pas, donnez-moi par lettre quelques tuyaux. Je ne sais pas, moi... dites-moi ce que vous m'auriez dit de vive voix. Ne me lâchez pas comme cela devant le taureau sans explications ! Ce serait trop mal de votre part, après avoir fait tant de choses et pris tant de peine !

Après je promets de ne plus vous ennuyer jamais. Et d'abord, je ne vous ai jamais ennuyé. Si ennui, il y a, c'est vous qui vous êtes ennuyé tout seul ! Rassurez-moi tout de suite.

Ti prego ! Je boude et vous aime bien.

JS

Je veux que le livre sorte quand même les derniers jours de décembre, parce qu'il y a encore un prix *Minerva* pour les romans édités, et le dernier délai est le 31 XII, cela n'empêche pas de « lancer » le livre seulement début de janvier...

Dimanche

Je laisse subsister le précédent billet et rajoute ce mot. J'ai passé ma soirée de dimanche à vous écrire 8 pages de développements désespérés sur ce thème : ma terreur de vous être si peu que ce soit, un impedimenta (c'est M.R qui m'a appris ce mot éloquent !) et l'impossibilité où je me sens de vous libérer de l'obligation morale de me donner plus souvent de vos nouvelles, tant que j'aurai des relations suivies avec vous. J'ai tourné et retourné des idées dans ma tête, et ébauché des projets, des projets désespérés aussi. Mais je ne veux pas vous ennuyer de tout cela en ce moment.

A Paris, du reste, je penserai moins, à cela du moins. Je penserai à sauver ma pauvre vie, puisque je tiens bêtement encore à m'habiller, je me noierai dans la musique, etc. (Et puis, j'irai voir Delteil !! (1). Une vieille demoiselle du midi qui le connaît beaucoup lui a, paraît-il, annoncé ma visite !!)

Bref, je ne vous récris plus. Je ne veux à aucun prix que vous vous occupiez, vous tourmentiez de moi d'une manière quelconque si cela vous ennue. Je vous redemande seulement, avec instance, je vous supplie de me dire si vous rentrez et serez là quand le livre paraîtra, de me le dire tout de suite, que je me débrouille et ne sois pas, ce jour-là, dans le plus grand désarroi.

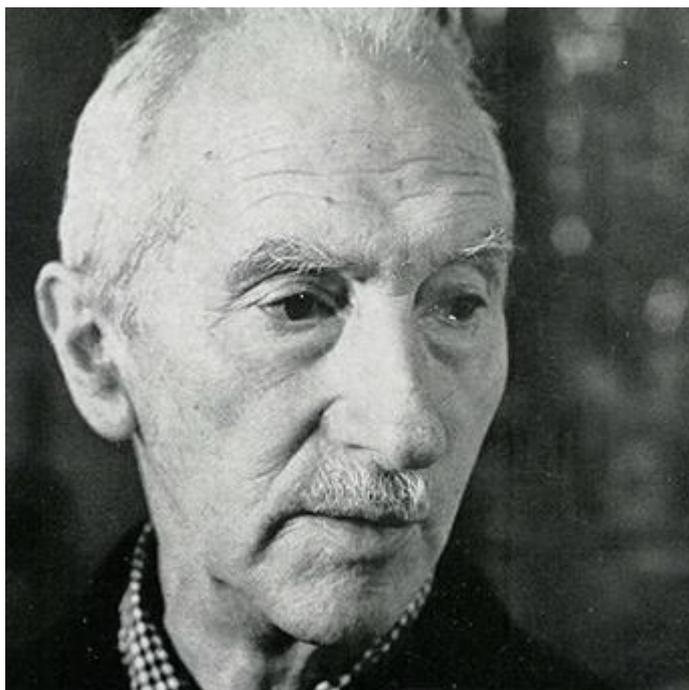
Ecrivez-le-moi ici. Je ne suis pas encore sûre de mon adresse.

Merci. Votre JS.

Dites-moi aussi si vous êtes d'accord pour les tout premiers jours de janvier. Ce serait très ennuyeux pour moi de repousser davantage, puisqu'il y aura déjà plus d'un mois que je serai à Paris. Si vous ne pouvez pas être là, cela ne fait rien – mais il faut que je le sache, vous comprenez ?

Note (1) : **Joseph Delteil** est un écrivain et poète français né le 20 avril 1894 à Villar-en-Val dans l'Aude et mort le 16 avril 1978 à Grabels dans l'Hérault.

Voir aussi le lien <http://josephdelteil.net/biographie.htm>



Joseph Delteil, écrivain et poète, (1894-1978)

ooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Paris décembre 1929

Vous êtes une petite brouillonne. Je vous ai écrit que la date de publication de votre livre m'était indifférente, mais que j'avais besoin de savoir quelle date vous aviez décidée avec votre éditeur pour publier avant l'article. Là-dessus je trouve en arrivant des paquets de lettres pleins, comme d'habitude, de tous les élans de la scène tragique (« je vous supplie », etc... sans parler des reproches). Tout sauf la date. Ecrivez-moi quel jour de la fin de la semaine – à partir de jeudi – vous viendrez à midi à mon petit restaurant de la rue de Grenelle. Avant, je suis pris tout entier par les matérialités et embêtements qu'on trouve au retour.

Amitiés.

M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

(Fin 1929 ou début 1930)

Chère mademoiselle,

... Puisque vous êtes dans Balzac, plutôt que la médiocre *Femme de trente ans*, vous devriez lire *Un jeune homme de province à Paris*. Vous y verrez ce qui vous attend ; ces scènes de la vie littéraire sont celles mêmes d'aujourd'hui ; rien n'est changé.

Vous savez toujours l'art de pick up ce qui moi-même me touche. Par exemple vos citations d'*Antoine et Cléopâtre*. Lisez aussi *Coriolan*, peu connu et beau. Mais attention ! Moi, il y a des hivers dans ma bonté.

A vous.
M.

Tout à fait d'accord avec vous sur Lenéru, grande bonne femme.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion (Fin 1929 ou début 1930)

Entendu pour Boris Godounov mais à condition que vous veuillez bien prendre les billets et m'envoyer les numéros comme l'autre fois par pneu. Vous voyez : tout de l'Oriental ; la femme trime et l'homme joue de la flûte.

Dites-moi *l'heure* et *le lieu* de ces Concerts Pasdeloup. Il faut que tout me soit mâché, tellement je suis andouille.

A vous.

M.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion (Fin 1929 ou début 1930)

Chère mademoiselle,

Vous ne trouverez pas après-demain votre article dans les *N. L.* Vous pleurnicherez, et c'est moi qui l'ai voulu. C'est bêtise, qu'un article paraisse avant le livre. Le lecteur de l'article veut acheter le livre, ne le trouve pas et l'oublie. Il faut que quelqu'un qui a une envie d'acheter un livre le trouve sous sa main. Votre article passera dans le numéro suivant. Cela est assuré.

J'ai regardé sur une colonne Moriss (sic) s'il n'y avait pas quelque musique où je puisse aller avec vous dimanche, et il y avait bien *Iberia* (1) à Pasdeloup, mais entouré de choses si ennuyeuses que je suis tombé endormi au pied de la colonne à seulement en lire les titres. Peut-être le dimanche suivant, ou faites-moi signe avant.

A vous.

M.

Note (1) : *Iberia* est une suite pour piano écrite par Isaac Albéniz entre 1905 et 1908.

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion (Fin 1929 ou début 1930)

Chère mademoiselle,

Voulez-vous venir dîner lundi 7 heures au petit restaurant coin rue Grenelle et Bourgogne ? Je vous rapporterai vos poèmes pour lesquels je serai sévère (du seul point de vue art, bien entendu) et aussi plusieurs lettres qu'on m'a écrites à propos de mon article et de vous.

Votre.
M.

Répondez à tous les articles écrits sur vous. En principe, ne répondez pas aux gens qui vous remercient d'une lettre, sauf quelque chose de réellement intelligent ou intéressant dans leur lettre. Ceux qui vous disent que votre livre est *délicieux* sont des imbéciles.

... Que dites-vous, que je suis insolent ! Jouir de votre présence au concert, quand on ne peut même pas parler à cause du bruit qu'ils font ! Déjà, dans les restaurants russes, on ne peut pas causer à table à cause de leur saloperie de musique.

Je serai mardi à 2 heures à la salle de travail de la Bibliothèque Nationale, à la rangée des tables la plus voisine de la porte (à droite en entrant). Demandez-moi au gardien qui est assis à la porte de ladite salle et nous irons voir l'exposition du Romantisme 1830 installée dans la bibliothèque, à moins que vous ne l'ayez déjà vue.

Les concordances entre Byron et moi, moins le génie, sont parfois effrayantes. C'est à cause d'elles que j'ai refusé d'écrire le *Byron* que Hachette me demandait, bien que par bon goût je dise que c'est pour ne pas déranger Maurois.

A vous,
M.

o o o o o o

1930

oooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

Avril 1930

Chère Jeanne Sandelion,

Je vous donne cette appellation familière pour vous récompenser d'avoir changé votre prénom. Mais ce n'est pas un précédent !

Je suis ahuri de devoirs bêtes et de petites obligations. Tout le monde me déchiquète de gentilleses ou de services demandés. Quand serai-je de retour dans mon bled !

Oui, volontiers, je vous verrai à la date prévue avec J. T.

Mes trente-quatre ans m'ont valu la lettre d'une jeune fille très bien qui se décide « après deux ans » à me dire tout de go qu'il est temps que je l'épouse (1). Je lui ai répondu, en propres termes, par lettre : « Plutôt le cancer ou la tuberculose. » Voyez où peut mener l'impatience d'être aimé !

... Cela devient une véritable tragédie. A tel point que – bien plus – j'en arrive à prendre en horreur les femmes qui, sans m'aimer, me désirent seulement. (Excusez ces termes indiscrets : mais quoi, vous êtes femme de lettres et devez tout savoir.) Je suis exaspéré quand je vois de l'amour dans les yeux d'une femme, pour moi. Je trouve cela ridicule. La barbe ! Je n'aime et ne désire que les femmes qui ont vis-à-vis de moi une complète indifférence du cœur et des sens. Savez-vous qu'il y a là un cas très curieux ?

Plus que jamais l'idéal est pour moi une femme qui simplement se laisse faire – passive. Même pas les gestes qu'arrache le plaisir. Extrême justesse du mot de Romier (2) sur *l'homme qui se suffit*. Elles m'envahissent, veulent me tirer à elles. Quelle mainmise ! Elles m'assomment. Nausée de la femme, hotrmis de la vieille dame, de la « vieille amie ».

Je vous écris de singulières choses !

Je n'ai pas été le 21 avril en Arles, étant grippé.

Impossibilité d'avoir simplement une calme amitié-camaraderie, avec une femme. Il faut qu'on se jette sur elles. Sinon, on est un goujat.

Quel embêtement d'être l'amant d'une femme ! Quels chichis ! Quel empoisonnement de toute la vie ! Quel margouillis sentimental ! Que ne peut-on supprimer ce sexe de la terre, et puisqu'il faut en avoir, avoir des enfants par des moyens chimiques après avoir pris une pilule ou s'être fait faire une opération.

Les articulets sur votre livre sont d'une bêtise amère. Rien, rien, et rien.

J'ai changé l'article de *l'Intran* en une causerie (avec F. Lefèvre) à la radio le 26 : « Deux millions d'auditeurs, » affirme-t-on. J'ai choisi : « La femme et la littérature », pour parler de votre livre.

Vous me comprenez, connaissez admirablement. Oui, il faudra qu'un jour vous écriviez quelque chose sur moi (puisque vous me le proposez). Votre article sur Laforgue n'était pas bon. Vous mettez tout ce que vous avez de meilleur dans vos lettres à moi.

J'aimerais vous voir vous concentrer davantage dans une œuvre.

Adieu, adieu, adieu, adieu.

M.

Presque chaque jour m'apporte une nouvelle raison de lassitude du sexe. Je rouvre ce mot pour vous dire : au courrier de ce soir, lettre *d'une autre jeune fille* : « J'ai à vous dire des choses terriblement graves, que je ne peux dire qu'à vous, etc... » Je l'ai vue cinq fois dans ma vie ! Et il ne se passe pas trois ou quatre jours sans que ne reçoive de ces lettres. Et toutes, en fin de compte, il s'agit seulement que je couche avec elles. L'une, pour m'allécher, me parle de mes œuvres. L'autre de la méchanceté de son mari. L'autre de ses enfants (jusqu'à cela !). Toutes et toujours de chercher à s'introduire dans ma vie. Je les ai vues. Et toujours tout cela pour en arriver au lit. Comment ne dirais-je pas : la barbe ! la barbe ! et trois cent mille fois la barbe ! Et remarquez-le, chacun des cas de ces femmes est *intéressant*. Chacun est tragique, peut-être. Mon malheur est justement de ne pas savoir dire : la barbe ! *tout de suite*. Mais maintenant je le fais.

Note : (1) Il s'agit d'**Alice Poirier** (1900-1995) qui écrivit une quantité de lettres (750) à Montherlant de 1927 à 1961. Lire sur le site www.montherlant.be l'énorme correspondance échangée avec Montherlant qu'elle a cherché toute sa vie à épouser. Elle a inspiré un peu Montherlant dans la description d'une des héroïnes des *Jeunes Filles*, le roman en quatre tomes publié de 1936 à 1939

(2) : **Jean Lucien Romier** né à Moiré Rhône le 19 octobre 1885, décédé à Vichy le 5 janvier 1944, journaliste et homme politique français. Élève de l'École des Chartes, il obtient le diplôme d'archiviste paléographe en 1909 grâce à une thèse intitulée *Etudes sur le rôle politique, administratif et militaire de Jacques d'Albon de Saint-André (1512-1562)*. Il poursuit ses études à l'École française de Rome et devient docteur en histoire après avoir travaillé sur les Guerres de religion. Après la Première Guerre mondiale, il devient journaliste, d'abord au journal *La Journée industrielle* puis comme rédacteur en chef du *Figaro*, sur proposition de François Coty (1925-1927 puis à partir de 1934). Proche du maréchal Pétain, il est membre du Conseil national (1941) puis **ministre d'État** du 11 août 1941 au 31 décembre 1943. Il a écrit, notamment, *L'Homme blessé*, Grasset, 1926.



Jean-Lucien Romier (1885-1944)

ooooo

Comme le sang de taureau, le sang de lion (1) féconde. Reçue votre lettre, je me suis jeté sur ma plume et ai rédigé une longue réponse où je défends ma position. Tout cela ...) d'autant plus actuel que je viens de passer dix jours à revoir, corriger, émonder *Le Songe* pour l'édition de Plon qui paraît le 5 juin. Par ailleurs, la supériorité de l'amour sans réciprocité (amour avec indigènes) a fini par devenir un des grands thèmes de mon prochain roman sur le Maroc, *La Rose de sable*. Comme, sans flatterie, vous êtes (et vous le savez bien) une des personnes qui me connaissiez, compreniez le mieux, et dans ce sens vous dites juste en disant que nos sensibilités sont fraternelles, je vous propose ceci : à propos de la réédition du *Songe*, écrivez un article sur la psychologie de l'Alban du *Songe* vis-à-vis de Dominique. Vous n'avez qu'à reprendre vos dernières lettres (je peux vous les renvoyer si vous le voulez) puisque ce que vous dites pourrait s'appliquer à Alban-Dominique. Et moi, ces pages que je viens de rédiger, je les donnerais en réponse, sous forme de lettre ouverte à Jeanne Sandelion, dans le même journal. Naturellement, nous en causerions ensemble, à votre passage à Paris. Mais j'aimerais que vous ayez écrit votre article avant et puissiez me le montrer.

Pour mettre de l'ordre dans leurs sentiments, des *écrivains-nés* n'ont encore rien trouvé de mieux que de leur donner la forme écrite, mais non dans le *currente calamo* d'une lettre : avec la réflexion que l'on donne à ce qui sera imprimé.

Aujourd'hui, comme il y a huit ans, je proclame qu'il eût été criminel de la part d'Alban de devenir l'amant de Dominique. Au bout de trois mois c'était la fin de leur amitié.

Pouvez-vous croire une seconde que l'acte de chair avec Alban n'aurait pas été pour Dominique une immense déception ? Qui vous dit même qu'elle n'eût pas conçu pour lui du dégoût ? Les petites hontes, les petits mépris, les petites rancunes et écoeulements qui naissent de la chair, et toute la misère du « collage » qui se « décroche » (*décrochage* inévitable pour des hommes tels qu'Alban et moi : il est *sans exemple* qu'une femme qui ait été ma maîtresse, j'ai(e) gardé les moindres relations avec elle quand charnellement ç'a été fini). Alban, par sa dureté, par sa muflerie, etc. épargne tout cela à elle et à lui. Si cruelle que soit sa rupture, elle rompt à temps avant le margouillis sentimentalo-sexuel du collage, avant la sottise, l'abrutissement et cette « fin de tout » qu'est le mariage. Existe-t-il une liaison charnelle qui ne soit au fond pleine de vermine ? Mon donjuanisme vous parle en Père de l'Eglise, et c'est le meilleur mot du livre de Delteil – que je n'aime pas du tout – quand il dit : « Les don Juan sont toujours jansénistes. »

.....

Je sais ce que c'est qu'un homme dans un lit (et une femme, hélas !) Ensuite ils ne pourront plus jamais se regarder dans les yeux comme ils le faisaient quand chacun d'eux gardait, pour l'autre, sa part d'inconnu et de mystère, toujours imaginée plus belle qu'elle n'est. « Tout ce qui est atteint est détruit. »

Eh bien, vous ne direz pas que je ne vous écris pas de belles lettres !

L'émission de Radio-je-ne-sais-quoi est à 7 heures du soir.

Mais il serait de la dernière inconvenance que vous fussiez présente à la séance. Et je ne le souffrirais pas (*). (Me voici qui parle en Père noble – après avoir été Père de l'Eglise. Que de paternité ! Dieu sait que ce n'est pas ce qu'il vous faut !)

Répondez-moi sur notre projet « débat » N. L.

Je crois très juste ce que vous dites de l'incohérence des hommes. Je tiens que la femme est plus équilibrée que l'homme. Et un peuple-femme (la France) est plus équilibré, quand un peuple homme (l'Espagne) est incohérent.

M.

(*) Cela, c'est le style dont je parlerais à mon « épouse ». Vous aimez ça ?

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

21 mai 1930

Chère Mademoiselle,

Je vous renvoie donc vos deux dernières lettres, comme vous me le demandez, pour que vous y pêchiez, si vous en avez le goût et le temps, la matière de cette étude. Mais, comme j'y vois une phrase (tout à fait inadéquate aux circonstances) sur : que vous me demanderez un jour de vous rendre vos lettres (...), je vous les renvoie en me fiant à votre honneur de me les rapporter. Vos lettres me touchent, m'intéressent, me font plaisir et me font réfléchir ; il n'y a pas la plus légère raison au monde pour que je vous les rende – à moins que vous ne veuillez en tirer un parti littéraire, puisque vous songez, me dites-vous, à me « romancer ». Et alors je le ferai volontiers, mais à condition d'être prévenu franchement.

Vous vous trompez en pensant qu'une telle étude est inintéressante. Elle touche à ce qui est fondamental dans le commerce des êtres, et mon cas est beaucoup moins anormal que vous ne le croyez. Mais il m'est vraiment impossible aujourd'hui d'aller au fond de tout cela ; et puis, nous nous verrons bientôt.

Amitiés.

M.

Cela vous gênerait-il de m'apporter *Le Soulier de satin* ? (1)

(1) de Paul Claudel

ooooo

Lettre d'Henry de Montherlant à Jeanne Sandelion

juin 1930

Chère Mademoiselle,

Rendez-vous samedi à 4 heures en face de la prison de la Santé, le long du mur qui donne boulevard Arago, à l'emplacement où on guillotine les condamnés à mort. J'ai une amie qui sort de prison à 3 heures et serai à votre disposition à 4 heures.

Je vous envoie des pages d'un livre de moi qui paraîtra cet hiver, que vous ne connaissez pas toutes. Rapportez-le-moi et n'oubliez pas ce que vous avez préparé sur *Le Songe*, pour que nous en causions.

A vous.

M.

ooooo
